

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le cahier du Samedi

UNE AFFAIRE
DE CARTON
tout le monde
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Montréal, samedi 30 juin 1990

FESTIVAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Place aux « p'tits gars de Verdun »

Serge Truffaut

Dans LA MATINÉE de mardi, à la cinémathèque québécoise on proposait un film intitulé *Oliver Jones In Africa*. Le soir même, ce pianiste lumineux et deux de ses compagnons faisaient la fête à des grappes de belles notes dans le studio Tempo.

Deux jours plus tard, soit jeudi, Vic Vogel, sourire avenant, Vic Vogel, capitaine d'un big-band qu'il maintient à flot malgré toutes les vicissitudes qui ont frappé de plein fouet ce type de formation depuis les années 50, présentait sa dernière production sur étiquette *Audiogram*.

Aujourd'hui, un trompettiste qu'on avait pas vu depuis des lustres, on devrait dire pas entendu depuis des lunes, est de retour chez lui. Il s'agit de Maynard Ferguson, le « p'tit gars de Verdun » et non de Shawinigan. Capable du pire comme du meilleur, ce spécialiste de ces sons qui se conjuguent toujours avec l'aigu sera un des acteurs de cette onzième édition du Festival de jazz de Montréal.

Oliver Jones, Vic Vogel et Maynard Ferguson, tous trois montréalais, vont, en l'espace de deux jours, télescoper leur musique, leur film, leur album. Le premier sera demain soir sur la scène Wilfrid Pelletier, alors que le deuxième et le troisième vont se crêper amicalement le chignon musical à la tête de leur formation respective sur la même scène, mais ce soir.

Fort d'un film qui lui est consacré, d'un album qu'il vient d'enregistrer et des tournées qu'il effectue aux quatre coins de notre planète, Jones va arpenter la scène de la PDA en compagnie d'artistes aux têtes cheues et aux mains pleines de savoir-faire et de savoir-vivre sonore. À ses côtés, on pourra remarquer les présences de Red Mitchell à la contrebasse, Clark Terry à la trompette, Ed Thigpen à la batterie auxquels s'ajoutera, pour quelques pièces, la chanteuse montréalaise Raneae Lee. Rien de moins.

Et comme si cela ne suffisait pas, on a pensé qu'il serait bon que le guitariste Herb Ellis vienne égrener quelques blues en compagnie de ces musiciens. De la participation plus que probable de Ellis, il ne faudrait pas croire qu'elle sera inopinée. Loin de là. Mardi soir en effet, au studio Tempo, le producteur Jim West avait réuni, autour de Oliver Jones, la contrebasse de Red Mitchell et les six cordes de Herb Ellis pour l'enregistrement d'un album qui paraîtra l'automne prochain sur étiquette *Justin Time*. Ellis et Mitchell mènent actuellement une tournée à travers le Canada. Allons-y avec les présentations.



Comme chacun sait, Jones est un émule de ce style qu'ont défendu les Oscar Peterson, Art Tatum et Erroll Garner. Jones est un plaideur talentueux de ce style fait de conviction et non d'hésitation, de puissance et non de faiblesse. Un style fougueux et joyeux, généreux et éternel parce qu'en son centre se trouve le blues et non la technocratie. Oliver Jones est un pianiste humain. Mine de rien, ces artistes qui sentent illico l'arrivée de la barbarie sonore à visage humain, et qui la combattent, se font de plus en plus rares.

On le sait moins, mais Red Mitchell est, avec Milt Hinton, le contrebassiste ayant participé aux plus grands nombres de sessions d'enregistrement. Entre 1955 et 1960, il a mis son grain de sel dans pas moins de 1,000 albums ! Dans les années 60, il fut le premier contrebassiste de l'orchestre de la MGM. Mardi soir, il était aisé de comprendre pourquoi tant de musiciens ont fait appel à lui. C'est bien simple, il connaît toutes les pièces ! Mieux, il connaît toutes leurs subtilités et tous leurs pièges. Et puis, quel son ! D'une volupté, mes aïeux ! Il est d'une absolue nécessité de se taper les enregistrements qu'il a signés aux côtés du pianiste Hampton Hawes et du guitariste Jim Hall.

On le sait encore moins, mais Herb Ellis est un malin. Texan de naissance, il est devenu un Californien d'adoption. Bon, blague à part, qui dit Texas et guitare dit quoi ? Blues ! D'où venaient Eddie Durham, Oscar Moore, Lightnin' Hopkins et le fameux Charlie Christian ? Du Texas, pardi !

Et le blues dans tout cela ? « Mon enfance et mon pays natal étaient très 'bluesy'. Je vivais dans une ferme en pleine campagne, dans un site isolé. Il n'y avait rien. Tout l'environne-



ment était, visuellement et dans tous les sens du terme, BLUES. On était le blues ! J'entendais siffler le train, et même ça, ça sonnait 'bluesy'. Alors je me suis dit qu'il fallait m'en aller, et je l'ai fait ». Pourvu qu'on entende Herb Ellis interpréter *Gee Baby Ain't I Got You* avec Jones au piano et Mitchell à la contrebasse.

Clark Terry, on le sait beaucoup plus, est le trompettiste qui a non seulement influencé Miles Davis, mais lui a de plus enseigné certains de ses « trucs ». Terry, il a été pendant des années auprès de Duke Ellington. Terry, il a été pendant des lustres auprès de Count Basie. Il a enregistré en compagnie de Coleman Hawkins, Ben Webster, Zoot Sims, Eddie Lockjaw Davis, Oliver Jones... Bref, étant lui-même une « grosse peinture », il était dans la logique des choses qu'il accompagne

ou qu'il se fasse accompagner par les « grosses peintures ». « T'sais veux dire ».

Ed Thigpen, on l'a peut-être oublié, fut pendant les années 60 le batteur de... Oscar Peterson. Sa sœur, Daisy, fut sa « prof ». Elle fut également la « prof » d'Oliver Jones. Autrement dit, Jones a choisi un batteur qui fut le batteur de Peterson qui avait tout appris aux côtés de sa sœur qui a tout appris à Oliver Jones. Ed Thigpen, c'est une histoire de boucle qui se boucle elle-même. Pas étonnant, son style est tout ce qu'il y a de plus cohérent. Quant à Raneae Lee... Écoutez ses splendides interprétations des standards de Billie Holiday. Ça se passe de commentaires.

Maynard Ferguson est montréalais de naissance. Plus précisément, il vient de Verdun. Maynard Ferguson, il faut bien dire les choses

comme elles sont, n'a rien fait d'intéressant depuis au moins trente ans. Avant cela, et selon le témoignage de Johnny Reno, saxophoniste montréalais qui a joué pendant huit ans à ses côtés, « on s'est payé du bon temps. Au club *Chez Maurice*, de 39 à 45, on faisait des *jam-sessions* dès qu'on en avait l'occasion. Après, Maynard est parti chez Stan Kenton et l'orchestre a été pratiquement dissous ».

Vic Vogel a enfin trouvé une étiquette ayant accepté de mettre en marché son album qui, s'il ne révolutionne rien, nous procure bien des motifs de satisfaction. Que ce soit les solos de Yannick Rieu, au ténor, sur *Slide*, de Dave Turner, à l'alto, sur *Marion*, de Ron Di Lauro, à la trompette, sur *Caravan*, de Janis Steprans, à l'alto, sur *Little Willy Leaps* ou les compositions de Vic Vogel, et notamment son *Free Trade Blues*, tout concourt à faire de cet album un excellent passeport pour accéder aux clubs restreint des bons big-bands.

Vic Vogel, certains l'apprécient, d'autres le détestent. Moi, je l'adore. Parce que je sais que derrière son côté « fort en gueule », et somme toute très sympathique, il y a un homme qui depuis maintenant trente ans se bat, sans jamais avoir fait d'entorses à l'intégrité musicale, pour ces sonorités que Duke Ellington a mis au monde et qui, qu'on le veuille ou non, n'ont pas encore eu l'écho qu'elles méritent.

PHOTO CHANTAL KAYSER ET ARCHIVES
Les trois « p'tits gars » de Verdun: le pianiste Oliver Jones (en haut à droite), le trompettiste Maynard Ferguson (au centre) et le chef d'orchestre Vic Vogel (en bas).



Laurence Jalbert

Laurence Jalbert : un coeur de rockeuse

Nathalie Petrowski

VINGT-QUATRE heures avant de presser son premier 45 tours et de conquérir les palmarès avec *Tomber*, la chanson qui devait la mettre au monde à 29 ans, Lise Jalbert faisait les cent pas dans le studio d'enregistrement en se rongant les sangs et en s'arrachant les cheveux. On lui avait proposé tous les noms de scène possibles et imaginables et aucun ne faisait son affaire. L'échéance allait tomber comme une guillotine dans quelques heures. Il fallait coûte que coûte qu'elle prenne une décision. Sa carrière en dépendait, lui disait-on.

Sa tignasse rousse hirsute, elle marchait en répétant à voix haute les noms de Lise, Lison, Lisa, Elise. Elle avait beau faire, aucun nom ne l'inspirait ni ne lui collait à la peau. Dans le studio, les techniciens, agents et gérants s'affairaient en attendant un verdict. Et plus la pression montait plus la chanteuse de 29 ans résistait. Elle avait beau comprendre la nécessité de l'entreprise et savoir que le nom de Lise Jalbert convenait davantage à une secrétaire qu'à une rockeuse incendiaire, changer de nom à 29 ans était loin d'être évident. Et puis le miracle s'est produit. Quelqu'un a lancé le nom de Laurence. La chanteuse a tendu l'oreille. Elle n'y avait pas pensé. Elle a répété le nom à voix haute. Le nom lui allait comme un gant. Vingt-quatre heures plus tard, une chanteuse était née.

Laurence Jalbert raconte l'histoire dans une loge du Vieux Clocher de Magog. Elle sort à peine de scène où

elle vient de donner un des premiers spectacles de sa tournée d'été. Nous sommes au lendemain du spectacle de l'Île Sainte-Hélène qui l'a propulsée sous les étoiles et les réflecteurs aux côtés de Vigneault, Piché, Rivard et Madame Dufresne comme elle l'appelle. Elle dit qu'elle n'a pas de mots pour décrire ce qu'elle a ressenti ce soir-là devant 100 000 spectateurs et presque autant de drapeaux. Elle n'a pas de mots et se contente de hocher la tête avec des yeux rêveurs. Elle avait été invitée en tant que digne représentante de la relève. Elle avait accepté sans faire remarquer aux organisateurs qu'elle était sur la route depuis 13 ans et avait chanté dans tous les clubs, cabarets et bar topless de la province. Pour la relève, il faudrait repasser. Mais Laurence Jalbert n'a rien dit de tout cela aux organisateurs. Elle s'est contentée de chanter de tout son coeur avec un calme qu'elle n'avait jamais connu avant. Sous ses dehors rageurs et ses cris rauques de chanteuse échevelée, Laurence Jalbert est plus souvent qu'autrement une fille polie, une fille qui s'adapte aux exigences des autres, quitte à faire passer les siennes en dernier. C'est précisément à ce côté de sa personnalité qu'elle s'en prend dans *Rage* son plus récent tube après *Tomber*. « Ma rage vient du fait que trop de femmes sont prêtes à se priver de leur indépendance et de leur personnalité pour accommoder les autres. On veut parfois tellement faire plaisir aux autres qu'on oublie qui on est et ce que l'on veut. J'en sais quelque chose, j'ai fait cela pendant des années. »

Avec ce curieux visage de porcelaine qu'auréole une abondante chevelure de feu, Laurence Jalbert a quelque

chose de romantique, quelque chose de pré-raphaélite même. Elle parle d'une voix douce et musicale dans un français impeccable et à peine modulé par ses origines gaspésiennes. Vêtue de noir de la tête aux pieds comme pour camoufler les rondeurs de son corps, elle dit et redit avec une lueur brillante au fond des yeux son besoin d'être sur une scène, son désir de ne faire que cela. À l'écouter raconter ses 13 ans de déboires dans les bars à chanter les chansons des autres parce qu'elle n'osait croire aux siennes, à crier et à taper du pied pour se faire entendre dans un monde uniquement masculin, à vouloir sortir de cet univers clos de défonce sans y arriver, on devine chez elle un curieux mélange de fatalisme et de fureur, de désespoir et d'entêtement.

« Mes mots sont abîmés, dit-elle avec modestie. J'ai quitté l'école jeune et je n'ai que des notions très élémentaires de français mais écrire c'est essentiel pour moi même si j'ai commencé il y a seulement cinq ans. Avant je n'osais pas, je n'avais pas assez confiance en moi. » Elle dira pourtant dans le même souffle qu'elle ne se compare jamais aux autres et que la place qu'elle occupe dans la chanson est la sienne. « Personne ne m'a rien donné, lance-t-elle avec une calme froideur. Ma place, je l'ai gagnée en travaillant fort pendant des années et en prenant des risques avec ma santé. C'est une place qui me revient complètement. » Modeste peut-être mais pas humble pour autant.

Sa trajectoire ressemble presque à une résurrection sur fond d'échiquier noir et blanc. Du jour au lendemain, Voir page C-2 : Laurence Jalbert

Prix Robert-Cliche 1990

Jean Fontaine

LES LIÈVRES DE SAINT-GIRON

ROMAN

Jean Fontaine • 15,95 \$

Rachelle Fontaine

GABRIELLE PROVENCHER

SUFFRAGETTE

ROMAN

Rachelle Fontaine • 15,95 \$

Berg en sur sis

Isabel Massey • 12,95 \$

LOUIS LEITBYRE

Le collier d'HURRACAN

ROMAN

Louis Leblanc • 19,95 \$

Prix France-Québec Jean-Hamelin

JEAN-ALAIN TREMBLAY

LA NUIT DES PERSÉIDES

Jean-Alain Tremblay • 18,95 \$

FRANCINE OUELLETTE

SIRE GABY DU LAC

ROMAN

Francine Ouellette • 27,95 \$

Quinzé

Archie Shepp, l'homme des blues anciens qui réveille et dérange

Serge Truffaut

« JE ne suis pas américain, je suis un afro-américain, et je tiens à ce que ce soit clair pour toujours. Écoutez-moi, mon père adore le *Hillbilly*, le *Country & Western*. Moi je déteste tout ça, parce que je déteste ce que cela signifie. Mon père est plus éclectique ; moi je suis plus borné... Mes idées politiques arrêtent parfois mes jugements esthétiques ».

A qui appartiennent ces mots ? Qui a la franchise de telles opinions ? Quelle est la personne qui récuse toute complaisance, qui ne fait pas l'autruche, qui ne reste pas sur son quant-à-soi... Bref, qui ne fait dans le détail ? Archie Shepp, l'homme-passion. Archie Shepp, l'homme des blues anciens. L'homme du *Free*, l'homme du *Bop* dans sa facette dure, l'homme de toutes les révoltes, sera demain soir sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde. L'événement de cette 11^e édition du Festival du jazz, c'est lui.

À chaque année, lorsque le Festival se pointe à l'horizon, on peut entendre ici et là sur les ondes dites radio et, parfois, sur les ondes dites télévisuelles, des dialogues qui tournent autour de la sempiternelle et stupide question que voici : Qu'est-ce que le jazz ?

Ainsi donc, on en est encore à s'interroger sur cette musique. On n'a pas encore compris que cette expression musicale, lorsqu'elle a soif d'absolu, est synonyme de révolte. Écoutons les confidences de Shepp, saxophoniste ténor et homme de réflexion, qu'a recueillies le critique et historien Jérôme Reese.

« Le prétendu jazz est devenu comme les danses à claquettes, un art mourant, moribond. Les gosses ne jouent pas du jazz, ils regardent la télévision... Le blues a représenté la base d'une forme populaire de musique qui pouvait être appréciée par des gens de toutes races, de toutes couleurs. Bien entendu, les Noirs n'ont rien gagné à faire ce cadeau à l'humanité. Le jazz, qui a été créé par les Noirs durant des époques politiquement très dures, est une forme complexe et baroque dans son élaboration. Il est trop dense et trop rituel pour les gens d'aujourd'hui ».

« Le jazz, de poursuivre Shepp, a toujours été un reflet de son époque, et depuis que le monde devient de plus en plus régulé, contrôlé — comme dans 1984 de Orwell — le jazz

tend lui aussi à être de plus en plus ennuyeux. C'est une musique que tout le monde peut jouer, et les Blancs, après tant d'années, arrivent enfin à jouer le blues ! Bientôt, les Noirs ne seront peut-être même plus les maîtres du blues... »

Hier, les maîtres du blues se nommaient Charles Mingus, Charlie Parker, Thelonious Monk, Sonny Rollins et John Coltrane. Avant-hier, les maîtres du blues s'appelaient Louis Armstrong, Count Basie, Mississippi John Hurt, Lester Young, Coleman Hawkins, Ben Webster et, surtout, Duke Ellington. Aujourd'hui, les maîtres du blues sont Jackie McLean, Julius Hemphill, Don Cherry, l'Art Ensemble Of Chicago, Max Roach et, bien entendu, Archie Shepp né le 24 mai 1937 en Floride.

Demain, les maîtres du blues devraient être Arthur Blythe, Don Pullen, David Murray, Oliver Lake, Kirk Lightsey et Henry Threadgill. Parce que les maîtres de demain auront retenu, entre autres choses, les leçons d'un Archie Shepp. Ils auront savouré et médité les notes vives que Shepp a confectionnées pour ses albums *The Magic Of Ju-Ju*, *Blasé*, *Atica Blues*, *Trouble In Mind*, *Mama Rose* ou *Little Red Moon*.

Prenons... Prenons ce *Little Red Moon*. Enregistré en 1985, cet album est au fond le symbole du parcours musical de Shepp. Tout y est. Toutes ses aventures, les mauvaises comme les joyeuses, y ont été concentrées, malaxées, résumées en une expression. C'est en plein le genre de production qui vous ramène à l'essentiel. C'est la somme d'une vie.

Sur la face 1, on peut entendre un long blues intitulé *Little Red Moon*. Une pièce tendue. Une pièce de résistance. Un morceau qui, de par sa constante densité, égale le *Spiritual* de Coltrane et le *Haitian Fight Song* de Mingus. De son embouchure, Shepp extrait des notes qui dérangent et qui décuplent. Des notes criantes et donc jamais confortables. Ce *Little Red Moon* est aux antipodes, voire est la contradiction des climats « béats, gros bêtes » qui ont fait la fortune de ECM.

La face 2, davantage que la face 1, résume le travail effectué par Shepp au cours des 25 années qui avaient précédé l'enregistrement de *Little Red Moon*. À eux seuls, les titres de cette face sont autant de révélateurs des trois périodes qui ont marqué le destin musical de Shepp. Shepp a participé à l'enregistrement du fameux *Ascension* de Coltrane ? Il s'en

est rappelé, alors il a interprété *Naima*. Une composition que Coltrane avait marié aux accents du *Free*.

Dans les années 50, le « Hard Bop » succède au Be Bop. Shepp s'en est rappelé, alors il a interprété, toujours pour *Little Red Moon* le célèbre *Whisper Not* de Benny Golson. Parce que Shepp, bien avant que le « Hard Bop » ne revienne en grâce aux cours des années 80, avait rappelé, en plein milieu des années 70, les graves beautés de ce genre musical.

Pour signaler la fin du *Free Jazz*, dont il fut pourtant le chef de file au cours des années 60 et 70, Shepp avait pris, lors du Festival de Montreux, tout le monde à contre-pied en jouant *Lush Life*, de Billy Strayhorn, et *Along Came Betty*, de... Benny Golson.

Les spectateurs présents attendaient le *Free Jazz*, ils avaient récolté du Bop. Un Bop rénové avant tant de conviction, qu'il en est ressorti comme un sou neuf.

Au tournant des années 80, le monde se remet tranquillement au Bop. Shepp s'enferme dans les studios danois de la compagnie *Steeple Chase* avec le pianiste Horace Parlan. Que font-ils ? Ils gravent pour la postérité les premiers blues. Ces blues aussi vieux que le siècle. Ces blues qui ont marqué toute l'histoire d'un peuple.

How Long Blues, *St James Infirmary*, *Backwater Blues*, *See See Rider*, *Make Me A Pallet On The Floor*, *Careless Love Blues*, *Nobody Knows You When Your'e Down And Out*, *Goin' Down Slow* et *Courthouse Blues* sont maniés avec tant de passion et d'humilité par le duo Shepp-Parlan qu'ils forment tous ensemble un chef-d'œuvre intitulé *Trouble In Mind*.

Évidemment, tout le monde, une fois de plus, est pris à contre-pied. Ici et là on est surpris, mais on est ravi. Cinq ans plus tard, Shepp décide de conclure son *Little Red Moon* en jouant... *Sweet Georgia Brown*. Le tout est bouclé. On se demande ce qu'est le jazz ? Il y répond en moins d'une heure.

Demain, en compagnie de Ronnie Matthews, pianiste magnifique, de Wayne Dockery à la contrebasse, et Paris Wright à la batterie, Archie Shepp résoudra par un cri passionné, on peut en être certain, tous les problèmes. Shepp, c'est pas un « deux de pique ».



Archie Shepp, photographié par le célèbre Giuseppe Pino, sur l'album *Archie Shepp Montreux One*, enregistré au Festival de Montreux en 1975.

◆ Laurence Jalbert

elle est passée du noir dérisoire des trous de province au blanc aveuglant de la lumière, vendant en cours de route quelque 50 000 exemplaires d'un premier album portant son nouveau nom. Du jour au lendemain, l'échec qu'elle cultivait comme un jardin s'est métamorphosé en succès fulgurant. Du jour au lendemain, la chanteuse de club a vu les étiquettes s'avancer, certains la comparant à Bonnie Raitt, d'autres à Kate Bush ou à Melissa Etheridge, des filles qu'elle sait, du reste, imiter à merveille. De fait, Laurence Jalbert est le mélange de divers influences américaines mais aussi québécoises et si elle chante aujourd'hui dit-elle c'est un peu beaucoup à cause de Diane Dufresne.

Quant à ce succès aussi inattendu qu'inespéré, Jalbert n'arrive pas à expliquer ce qui s'est passé ni pourquoi tout à coup tout le monde s'est mis à fredonner ses chansons. Elle se sent seulement rassurée et trouve que ses années de dérive lui ont donné de la force pour affronter ce qui lui arrive aujourd'hui. Et ce qui lui arrive aujourd'hui n'est pas différent de ce qui est arrivé à Paul Piché, Marjo ou Mitsou. Le showbiz québécois a connu et connaîtra encore longtemps son lot de « success stories » ou de feux de paille sur le bûcher des palmiers. Et pourtant ce qui est intéressant avec elle c'est le temps qui s'est écoulé, c'est la route tortueuse et sinueuse qui a failli aboutir à un cul-de-sac, c'est la vie qu'elle a vécue et qui aujourd'hui lui sert de matériau et d'inspiration, c'est surtout le rock carabiné qu'elle appelle sans faire de politesses ni de concessions avec une voix puissante qui n'a rien pour rassurer les bonnes gens.

Née à Rivière-aux-Canards en Gaspésie, d'un père qui a fait 56 métiers et d'une mère qui la faisait garder pour mieux travailler, Jalbert fréquentait les salles de danse avec sa grande sœur dès l'âge de 10 ans. Elle regardait avec une fascination mêlée d'envie les groupes évoluer sur scène en se disant qu'un jour, elle monterait sur scène elle aussi. Huit ans plus tard elle s'y retrouve mais pas tout à fait dans les circonstances qu'elle imaginait. Elle a quitté l'école, s'est achetée un orgue et fait la tournée des piano-bars de la région. Elle accompagne des chanteuses qu'elle engage et à qui elle dicte des répertoires. Un an plus tard elle se retrouve toute seule à Montréal avec la bénédiction de papa-maman. Elle abandonne l'orgue pour le piano et joint les rangs de divers groupes de seconde catégorie qui sillonnent la province. Elle passe les 13 prochaines années sur la route à vivre dans un monde d'hommes et à se ruiner le moral et la santé. Dans cette descente aux enfers, le seul moment de répit viendra avec la naissance de sa fille Jessie, aujourd'hui âgée de sept ans. Quant à la lumière au bout du tunnel, elle commence à briller en 87. Jalbert chante dans le groupe Volt avec son mari qui en est le batteur. Le groupe remporte le concours de l'Empire des Futures stars et enregistre un 45 tours en anglais. Mais très vite

des tensions internes ont raison de l'harmonie nécessaire à la survie du groupe. Volt se dissout tandis que Jalbert se sépare de son mari. Tout est à nouveau à recommencer. Amère, blessée mais encore entêtée, elle décide de tenter sa chance une dernière fois et de jouer le tout pour le tout. C'est alors que naît Laurence Jalbert telle qu'on la connaît.

Aujourd'hui, tout le monde, y compris Guy Rajotte, un vieil ami et le compositeur de *Tomber* l'appelle Laurence. Tout le monde sauf sa mère qui ne peut se résoudre à l'idée de perdre sa petite Lison. Quant à la Lison en question, elle s'accommode bien de la situation. « Ce qui a fait le plus mal pendant toutes ces années-là, dit-elle, c'est qu'on ne me prenait pas au sérieux. On me disait que j'avais un accent gaspésien et quand j'avais le malheur de parler de la Gaspésie, les gens se moquaient de moi en me parlant de morues et des filets de pêche. Quand je me suis mise à faire du rock, on m'a dit que je n'avais pas de classe. Le plus frustrant c'est de savoir que t'as du talent mais de ne jamais être encouragée par qui que ce soit. Quand j'écoutais les nouvelles chanteuses à la radio, j'avais envie de brailler. Je savais que j'étais capable de faire comme elles et peut-être même mieux. Je rageais de ne pas avoir ma chance. »

La chance lui sourit finalement mais presque par erreur et par accident. Alain Tassé son gérant doit aller porter une cassette-demo à la maison de disque Audio-gram. Dans un moment de distraction, il prend la mauvaise cassette, celle qui contenait la piste instrumentale de *Tomber*. Lorsque Michel Bélanger entend les premiers accords corsés d'une chanson qui s'inspire directement du courant acoustique entrepris dans les années 70 par des groupes comme Led Zeppelin, il est séduit d'emblée. Le 45 tours de *Tomber* sort quelques mois plus tard pavant une entrée fracassante à celle qui pendant de nombreuses années n'avait été qu'une chanteuse de club parmi tant d'autres.

Aujourd'hui la chanteuse de club est devenue une chanteuse de la relève, une rockeuse respectable que les festivals et les radios s'arrachent. Son répertoire est encore limité tant par le nombre des chansons que par la banalité de certaines mélodies qui n'ont pas la force ni l'intensité de *Rage* ou de *Tomber*. Quant aux textes et aux thèmes encore flous qui la hantent, s'ils ne sont pas toujours transcendants, ils témoignent toutefois d'un souci d'authenticité qui va droit au cœur. Il lui reste encore à apprendre à habiter une scène sans croire qu'elle est obligée de crier pour se faire entendre. Il lui reste aussi à descendre au plus profond d'elle-même pour trouver celle qu'elle a perdue de vue pendant si longtemps. Laurence Jalbert n'a plus vingt ans, il est vrai, mais la lucidité qu'elle affiche sans dérision est encore sa meilleure compagne. Qu'on ne s'y méprenne pas ; la chanteuse n'a peut-être pas toujours les mots pour le dire mais son cœur de rockeuse est resté intact malgré le changement d'adresse et de nom.

BILLETS EN VENTE MAINTENANT

Les Misérables

© 1990 CMCL



L'ÉPOPÉE MUSICALE
PRÉSENTÉE EN VERSIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE

BILLETS EN VENTE MAINTENANT
À LA BILLETTERIE DU THÉÂTRE AINSI QU'À TOUS LES COMPTOIRS TICKETRON
OU TÉLÉPHONEZ À TÉLÉTRON : (514) 288-2525

AVANT-PRÉMIÈRES : 17 JANVIER EN FRANÇAIS ET 18 JANVIER 1991 EN ANGLAIS
(Pour plus de détails, téléphonez à Télétro)

REPRÉSENTATIONS À COMPTER DU 24 JANVIER 1991

EN FRANÇAIS

MER., JEU., SAM. & DIM. à 20 h
SAM. à 14 h

EN ANGLAIS

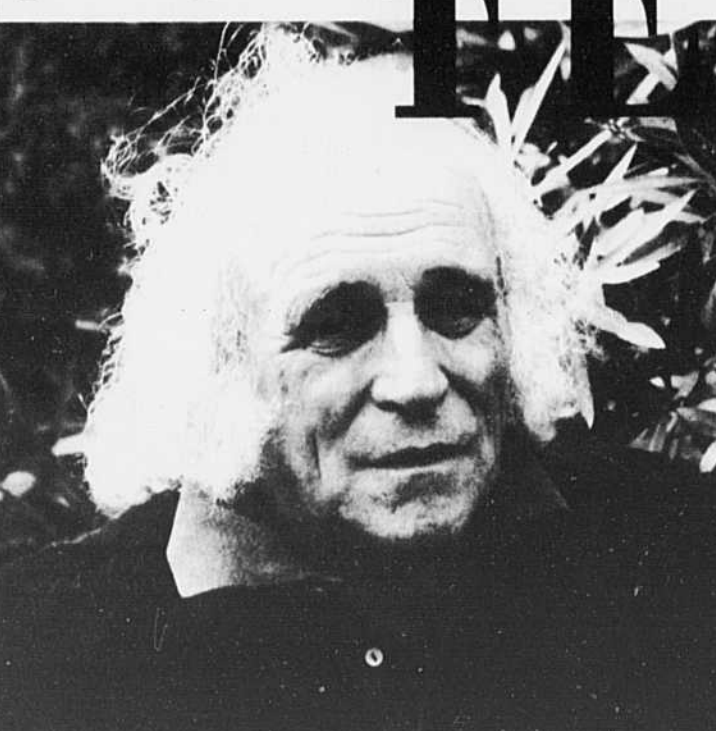
MAR. & VEN. à 20 h
DIM. à 14 h

(PRÉMIÈRE, 24 JANVIER, LEVER DU RIDEAU TÔT À 18 H 45)

* BILLETS d'étudiants à 15 \$ disponibles à la billetterie du Théâtre sur présentation d'une carte d'identité valide.

THÉÂTRE SAINT-DENIS, MONTRÉAL

L É O FERRÉ



Les 4 et 5 octobre
à la Salle
Wilfrid-Pelletier
de la Place des Arts
à 20 heures



Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Reservations téléphoniques :
514 842 2112 - hors de service
Rédevance de 15 \$
sur tout billet de plus de 10 \$

ADMISSION
522-1245

LE DEVOIR

CMC/73AM

Loin de la parade...



Nathalie
PETROWSKI
▲
Humeurs

J'avais décidé de rester tranquille chez moi à la campagne. La fête nationale, j'avais déjà donné. Je connaissais la chanson par cœur pour l'avoir trop chantée dans le Vieux Montréal, sur la montagne et sur la rue Saint-Denis avec une cohorte de gars saouls et titubants qui me tombaient régulièrement dans les bras pour me souhaiter « bonne fête bonne femme » avant de s'écrouler dans une poubelle ou de renverser une table.

La fête nationale, je l'avais vue et vécue de tous les angles et sous toutes les coutures, dans les coulisses des loupes, des renards et des lions, à bout de ciel avec les avions et les hélicoptères qui déroulaient leurs longs rubans de déclarations dont le célèbre « je vous aime » de Diane Dufresne suivi du non moins célèbre « Mangez donc tous de la marde » de Plume Latraverse. J'avais erré sur l'herbe rase de la montagne avant de trébucher contre les tessons de bouteilles et les papiers gras qui tachaient le sol comme autant de drapeaux désoilés.

On ne m'y reprendrait pas cette année. La fête nationale, j'allais la regarder à la télé, loin de la foule déchainée, loin de la parade. Et si l'intérêt venait à manquer, je ne changerais plus de trottoir, seulement de poste.

Je me suis donc confortablement installée devant ma télé lundi après-midi, un peu angossée par le soleil qui resplendissait dehors et me donnait déjà des envies folles de fuite en avant. À la télé, il ne se passait pas encore grand-chose. Les gens attendaient sur les trottoirs comme moi j'attendais devant ma télé qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi.

Quand la carcasse famélique d'un grotesque animal s'est profilée à l'horizon tirée par une bande d'enfants bouclés en costumes zèbrés ou en peaux de moutons, j'ai failli démissionner sur le champ. Les animateurs à la télé avaient beau rivaliser d'explications sur la symbolique tordue de cette allégorie so-disant comique, je ne la trouvais pas drôle. Même que je la trouvais franchement de mauvais goût.

Passe encore pour le mouton. Quant à ses origines troyennes, c'était faire preuve sinon d'insouciance historique au moins de profonde inculture. Pas besoin d'avoir une septième année pour savoir que le cheval de Troie est avant tout un symbole de trahison et de cruauté. À ce que je sache, ce fameux cheval bourré de petits grecs hargneux et mauvais perdants, n'a pas semé la bonne humeur chez les Troyens, ni même la zizanie. Il les a sauvagement trucidés, réduisant leur ville à un funeste cimetière. Alors que dire de notre Mouton de Troie ? Était-il rempli de petits Québécois hargneux qui allaient attaquer sauvagement le Canada et le réduire en bouillie ? Le cas échéant, pourquoi ce foutu mouton se dirigeait-il obstinément vers l'est de la ville ?

Les petits québécois allaient-ils s'auto-anéantir et en profiter pour décapiter le mât du stade ?

Rongeant mon frein pour ne pas changer de poste ni de parade, j'ai continué à regarder ce défilé absurde, truffé de temps morts et pavé de grosses voitures américaines remplies de grosses légumes québécoises. Les deux danseurs de lambada qui viennent réveiller une bande de patates de divans écrasées devant leur télé, ont failli avoir le meilleur de ma patience. Pourquoi pas des danseurs de cha cha tant qu'à y être et surtout, pourquoi pas une distribution gratuite de condoms, l'accessoire obligatoire de tous les amateurs de lambada.

Non vraiment, ce défilé n'avait aucun bon sens et j'avais bien fait de rester dans ma campagne me suis-dit en voyant avancer des boîtes en forme de gratte-ciels qui selon l'indice Dow Jones, se tapaient de puissantes érections suivies de foudroyantes débâcles. Sans compter que les gratte-ciels avaient pour murs des miroirs dans lequel le bon peuple pouvait se mirer comme Narcisse au bord de son étang. Lorsque la contribution d'Hydro-Québec, un barrage en carton qui de fait ressemblait au dentier de Jaws, est venu clore la parade, j'ai voulu aller me noyer dans l'eau froide de mon lac. Le Québec était-il en train de capoter et ses créateurs, étaient-ils à court d'inspiration ou sur le bord de la crise de nerfs ? Trop c'était trop.

Et puis comme je ruminais de sombres pensées devant ma télé, un phénomène étrange s'est produit. Le bon peuple, celui qui avait été d'une patience d'ange et qui avait manifesté la plus grande tolérance envers ce spectacle aberrant, le bon peuple a envahi la rue. Des centaines et puis des milliers de gens ont voulu à leur manière participer et signifier qu'il fallait plus qu'une parade pour les contenter.

Du fond de ma campagne trop calme, je les ai vus prendre la rue d'assaut avec leurs milliers drapeaux. Je les ai entendus scander des slogans que je n'avais jamais entendus à aucune autre Saint-Jean. J'ai regardé leurs rangs grossir à mesure que les hélicoptères s'élevaient et j'ai suivi leur cortège joyeux jusqu'au générique de l'émission.

Quand mon écran de télé a perdu sa définition, un déclin s'est produit en moi. Je ne sais trop d'où il venait ni comment l'expliquer, tout ce que je sais c'est qu'en l'espace de quelques secondes la morosité que j'affichais depuis tant d'années à la Saint-Jean, s'est évanouie. En l'espace de quelques secondes seulement, j'ai décidé que je ne pouvais plus me permettre de rester loin de la parade. J'ai sauté dans ma voiture et foncé jusqu'à Montréal le cœur battant. J'ai eu peur un instant d'arriver trop tard. Mais tout a recommencé de plus bel à l'Île Sainte-Hélène où 100 000 ti-culs sortis du secondaire, ont fait mentir les préjugés sur l'apathie de nos futures générations.

Je suis rentrée tard ce soir-là. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis regardée dans le miroir sans soupirer et je me suis souhaitée bonne fête bonne femme.

Gould donne une nouvelle vie à Mozart

Glenn Gould

Mozart, *Sonates* pour piano K.331 à K.333, K. 457, K.545, K.570, K.576, K.533, avec le *Rondo*. K.494, *Fantaisies* K.397 et K.47. CBS Maestro LM2YK 45613, en réédition dans un coffret de deux CD.

Carol Bergeron

« UN REGARD superficiel et extérieur sur les *Sonates* de Mozart ne nous permet pas de comprendre en quoi Mozart exprime autre chose que Stockhausen ». Ce n'est pas Glenn Gould qui écrit cela mais Christoph Eschenbach. Après les avoir travaillées, puis enregistrées, ce pianiste allemand constatait que tout ce qui dans cette musique était immédiatement apparent n'exprimait absolument rien.

C'est aussi dans ce sens qu'il faut aborder l'approche gouldienne de Mozart. Dans une conversation qu'il eut avec Bruno Monsiegeon, n'avouait-il pas : « le format de base du style *Sonate* (ce qu'on appelle la « forme sonate ») ne m'intéresse pas tellement ; la question des thèmes masculins et vigoureux à la tonique et des thèmes féminins et doux à la dominante, m'apparaît horriblement chargée de clichés — pour ne pas dire sexiste — et quoi qu'il arrive, elle fournit plus une excuse pour des variations de toucher que pour des changements de tempo.

Lorsque qu'Eschenbach va au-delà des apparences, c'est la théatralité des *Sonates* de Mozart qui le fascine. « Tout y est chant, paroles, action » pense-t-il. « La *Sonate* n'est que la mineur K.310, à quelque chose du théâtre épique qui, par association — et non par comparaison — évoque Iphigénie et la notion de destin dans l'Antiquité. »

Au contraire, Gould ne prise pas les effets théâtraux dans la musique instrumentale. C'est ainsi qu'il fait remarquer que la grande majorité des *Sonates* (13 sur 18) appartiennent à la première moitié de la vie créatrice de Mozart, à une époque où il n'était pas soucieux d'effets théâ-

traux. C'est la raison pour laquelle l'enregistrement de ces oeuvres a été pour lui « un plaisir plutôt qu'un pensum ».

Il ne faut donc pas s'empreser de répéter sans nuance que le pianiste torontois n'aimait pas Mozart et qu'il le considérait même comme un « compositeur médiocre ». Pour lui, les six premières *Sonates* (K.279 à K.284) n'étaient rien de moins que de « simples merveilles ». Ces *Sonates* de jeunesse, faisait-il remarquer, regorgent de ces « vertus baroques » (...) la conduite linéaire des voix, l'équilibre des registres, etc. » La K.284, en ré majeur, la plus longue de toutes, était sa préférée.

Ainsi, on ne peut donc pas supposer un instant que Gould aurait consenti à enregistrer cette intégrale tout en étant persuadé qu'il n'y avait rien à faire de cette musique. D'ailleurs, l'impression que donne son interprétation est celle d'une merveilleuse redécouverte des oeuvres.

Bien sûr, l'approche gouldienne se distingue radicalement de ce que nous avons l'habitude d'entendre. Rien qu'au chapitre des « tempi », l'auditeur en aura pour son étonnement : beaucoup plus rapides là où on les prend d'ordinaire plus lentement, là où les collègues adoptent des déroulements plus allégés.

Gould, par exemple, ne consacre que deux minutes 19 secondes à l'« andante » de la célèbre *Do majeur* K.545. Il en faut presque deux minutes de plus à un Daniel Barenboim pour parcourir le même texte (EMI CDS 7 47336 8). Le fameux « Rondo, alla turca » s'étale sur quatre minutes trois secondes. Dans le même morceau, et en respectant toutes les indications de reprises là où Gould abandonne les deux dernières, Barenboim négocie le tout en trois minutes 16 secondes.

Cela dit, il ne faut pas s'accrocher scrupuleusement à ce détail car Gould se sert du resserrement de la vitesse comme d'un artifice qui permet d'appréhender le discours d'une



PHOTO ARCHIVES

Glenn Gould, quelques jours avant sa mort au mois de septembre 1982.

autre manière, de voir le paysage de façon plus globale. L'attitude opposée vient grossir les détails de l'écriture en leur donnant parfois l'éclairage irréel du rêve.

Ailleurs, notamment dans l'Adagio « de la K.570, les reprises deviennent prétextes à des variantes du même ordre que celle que pratiquaient les clavecinistes de l'époque baroque. Tout cela s'effectue, est-il besoin de le dire, sous l'empire d'une imagination intarissable.

Cette promenade mozartienne tient bien d'avantage du fantastique que du réel aseptisé des interprétations orthodoxes que nous avons l'habitude d'entendre. Fabuleusement varié, le jeu de Glenn Gould demeure sans cesse captivant. Il s'impose avant tout de force qu'il nous fait complètement oublier que Mozart peut sonner autrement.

Certains en ont voulu à Gould d'avoir contourné aussi allégrement le style traditionnel qu'adoptent tous les interprètes de Mozart. D'autres, dont je partage l'opinion, se réjouissent précisément de cette manière totalement différente d'aborder cette oeuvre en cherchant à lui donner une existence tout à fait nouvelle.

Mozart ne serait pas le génial compositeur qu'il est, si sa musique ne contenait pas la possibilité d'être réinventée.

Repiquée sur quatre CD rassemblées en deux coffrets, cette réédition CBS est offerte à prix modique. Pour cette raison, sans doute, l'éditeur n'a pas conservé les notes qui accompagnaient la première édition en vinyle. On peut toutefois regretter qu'un tel ouvrage soit si sèchement présenté.

La fête musicale éclate dans le « carré sud » français

Sylviane Tramier

PARIS — La saison musicale en France suit les vacances : bien que Paris et son festival estival soient toujours un des points forts de l'été, c'est au sud du pays que la fête musicale bat son plein, sous la canicule de la Provence et du Languedoc-Roussillon. Avec les festivals de Montpellier, d'Aix-en-Provence, d'Avignon et les chorégies d'Orange, le « carré sud » draine la foule des mélomanes.

Au cœur de la vallée du Rhône, Orange la romaine présente sa saison lyrique et musicale dans son théâtre antique parfaitement conservé, dont l'hémicycle peut contenir près de dix mille spectateurs. Dans ce cadre époustouflant, le Mistral, un vent du nord violent et desséchant qui baliait souvent la région, vient parfois apporter en contrepoint une touche encore plus dramatique au drame qui se joue sur la scène.

Du 6 juillet au 4 août, les « Chorégies » présentent cette année deux opéras, deux concerts symphoniques et la *Messa di requiem* de Verdi par l'Orchestre national de Lille dirigé par son chef Jean-Claude Casadesu. Pour les opéras : « Don Carlos » de

Verdi (le 6 et le 9) dans une mise en scène de Jean-Claude Auvray avec l'Orchestre national de Lille sous la direction de l'Américain Thomas Fulton, *Faust* de Gounod (le 28 et le 31), mis en scène par Nicolas Joël avec l'Orchestre national du Capitole de Toulouse sous la direction de son chef Michel Plisson.

Ailleurs, le festival d'Avignon sera en pleine activité. Du 10 juillet au 1er août la ville des papes accueille le théâtre mais elle réserve aussi une place importante à la musique. Côté théâtre, la cour d'honneur du Palais des Papes accueillera Molière, avec *Les fourberies de Scapin* dans une mise en scène de Jean-Pierre Vincent (Daniel Auteuil sera Scapin). Autre production attendue, celle de *Songes d'une nuit d'été* de Shakespeare par Jérôme Savary, le père du *Magic Circus*. Pinter, Arrabal, Valclav Havel, Beckett, Brecht seront à l'affiche du festival « off ».

Côté musique, Avignon se tourne vers l'Orient avec des concerts de l'oeuvre du compositeur d'avant garde du Japon Toru Takemitsu et le *Ramayana*, ensemble de ballets, théâtres, opéras basés sur le poème épopée qui raconte les exploits du prince Rama, septième réincarnation de Vishnu. On attend 300 acteurs,

danseurs, musiciens du Cambodge, d'Inde, de Malaisie, de Thaïlande, de Bali et de Java.

Plus au sud encore, Aix-en-Provence a réduit son festival lyrique pour cause de restrictions budgétaires, mais la qualité est toujours là. *Les Indes galantes* de Rameau avec William Christie à la tête de ses *Arts florissants* dans une mise en scène d'Alfredo Arias ouvrira le 43e festival international d'art lyrique et de musique (du 12 au 29 juillet). Suivra *L'enlèvement au sérail* de Mozart mis en scène par Jorge Lavelli. Et enfin *Don Pasquale* de Donizetti, une production de l'opéra de Lyon avec Barba Hendricks.

Montpellier, au sud-ouest mise sur l'insolite et l'originalité. L'ambition du festival de Montpellier et de Radio-France (du 13 juillet au 2 août) est de faire découvrir des oeuvres peu connues. *Oedipus Rex* de Stravinski (par l'Orchestre philharmonique et le Choeur de Radio-France) fera l'ouverture, suivi du *Croisé en Egypte* de Meyerbeer, *Golgotha* de Frank Martin, *Ariane à Naxos* de Richard Strauss (par l'Orchestre de l'Opéra de Lyon sous la di-

rection du chef japonais Kent Nagano). Sur la côte d'Azur on fêtera le trentième anniversaire du festival de jazz d'Antibes-Juan-les-Pins (du 14 au 29 juillet). En invitée d'honneur le 14 juillet, Ella Fitzgerald fera « swinguer » la célèbre pinède qui abrite le festival. Stan Getz, Herbie Hancock, Dizzie Gillespie sont au programme.

Dernière étape de ce tour d'horizon : Paris et son Festival estival du 2 juillet au 4 septembre. Neuf lieux différents l'accueillent (Église Saint-Germain-des-Prés, Salle Pleyel, Maison de Radio-France...) pour un programme de concerts et de récits mettant à l'honneur la musique française. Une presque-intégrale César Franck est au menu (cinq concerts de musique d'orgue avec Yves Castagnet, Daniel Roth, Pierre Boumard... et de la musique de chambre avec le Quatuor Via Nova, le Nash Ensemble). S'y ajouteront des concerts de musique baroque et une série intitulée *Voix nomades* où l'on trouvera du chant cistercien (avec l'Ensemble Organum), du chant byzantin et syriaque et des oeuvres vocales contemporaines avec l'ensemble vocal Musicateuze.

LES MALADIES MENTALES COMPRENDRE C'EST FONDAMENTAL

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé
et des Services sociaux

MOZART *plus*

3 juillet
19h30

Charles Dutoit, chef
Malcolm Frager, piano

Mozart
Symphonie no 27, K199

Mozart
Concerto pour piano no 5, K175

Weber
Konzerstück en fa mineur, Op. 79

Chostakovitch
Symphonie no 6

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

235, 165, 85
Ticketron (+ 2.00\$)
Place des Arts (+ 1.00\$)
Sièges réservés

Basilique Notre-Dame

Commanditaire du festival

POWER CORPORATION DU CANADA

CONCERTS VITRAUX

QUATRE CONCERTS AVEC L'ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

La majesté des oeuvres de grands compositeurs sera rehaussée par des effets lumineux réalisés à l'aide de vitraux, du XIIe au XXe siècles. Ces derniers, empruntés tant à des cathédrales baroques qu'à des chefs-d'oeuvre de l'art moderne, accentueront encore la puissance de la musique.

8 OCTOBRE 1990 "OPÉRA PICCOLO" Quesnel: "Colas et Colinette" Mozart: "Bastien et Bastienne"	12 NOVEMBRE 1990 "CELLISSIMO" Soliste: OFRA HARNOY, violoncelle
18 FÉVRIER 1991 "MOZART, SES AMIS ET ENNEMIS" Solistes: ALAIN TRUDEL, trombone ROBERT VEREBES, alto	8 AVRIL 1991 "ARS ANTIQUA" "CONCERT MOZART" avec l'Orchestre de la Nouvelle-France, utilisant des instruments du 18e siècle. Soliste: LUDWIG GEMER-JAN jouant sur un "fortepiano" tel qu'utilisé par Mozart.

SALLE REDPATH (McGill Campus)

ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT — SEULEMENT 300 PLACES DISPONIBLES

Économisez 25% — Abonnements 4 concerts: \$75
Billets simples: \$25 (en vente 1 mois avant chaque concert)

Nom.....

Adresse.....

No de tél.....

Envoyez votre chèque ou mandat-poste avec enveloppe-retour affranchie à:
Orchestre de Chambre McGill, 1745, avenue Cedar, Montréal H3G 1A7
Renseignements: 935-4955

COMMANDITÉS PAR: HOECHST CANADA INC. et CELANESE CANADA INC.

UNE PRODUCTION DE **LA RALLONS GE**

UNE TRADUCTION ET UNE ADAPTATION DE PIERRE VOYER.
D'APRÈS UN TEXTE DE HEINRICH VON KLEIST.
DES DÉCORS DE RICHARD LACROIX, DES COSTUMES DE MARC-ANDRÉ COULOMBE.
DES ÉCLAIRAGES DE ANDRÉ NAUD, DES CHORÉGRAPHIES DE CHARLES-MATHIEU BRUNELLE ET UNE MUSIQUE DE PIERRE MOREAU. DANS UNE MISE EN SCÈNE SIGNÉE DANIEL SIMARD, AVEC MARIE-FRANCE LAMBERT, DAVID LA HAYE, DANIELLE LÉPINE, JEAN-PIERRE BERGERON, ANNE MARIE DESBIENS, LUC MORISSETTE, NATHALIE CATUDAL ET NORMAN HELMS.

DU 7 JUIN
AU 21 JUILLET

« Penthézilée, reine des Amazones voit largement le défilé... »
« Un spectacle haletant... ambieux... la sincérité emporte tout. »
« Un spectacle hors de l'ordinaire. »
« C'est passionnel, c'est beau, d'un romantisme total, d'une intensité incroyable. Un beau moment de théâtre à Montréal. »
« Un très bon spectacle, joué avec beaucoup de fougue et beaucoup de ferveur. »

PENTHÉZILÉE
REINE DES AMAZONES

AU RESTAURANT-THÉÂTRE LA LICORNE
Salle climatisée

4559, RUE PAPINEAU
RÉSERVATIONS: 523-2246.

DU MERCREDI AU VENDREDI À 20H30 ET LE SAMEDI À 16H ET 20H30.

Témoignage précieux sur le sida

A Long Time Companion.

De Norman René, avec Stephen Caffrey, Patrick Cassidy, Brian Cousins, Bruce Davidson, John Dosselt, Mark Lamos, Dermot Mulroney, Mary-Louise Parker, Michael Schoeffling, Campbell Scott. Scénario : Craig Lucas. Images : Tony Jannelli. (USA, 1990) 100 minutes. Au Faubourg Sainte-Catherine et au Cinéplex-Centre-Ville.

Francine Laurendeau

EN CE BEAU MATIN d'été, à New York ou sur la plage, chacun des membres de la petite bande vaque à ses occupations habituelles. Le week-end, on se retrouvera tous à Fire Island, île charmante de la côte atlantique située à deux petites heures de New York où seules comptent l'amitié, les amours et l'évolution du bronzage. Ils ne connaissent pas leur bonheur lorsque, dans leur petite vie tranquille, éclate la nouvelle.

Le 3 juillet 1981, le chroniqueur médical du *New York Times* est le premier journaliste à publier, sous le titre *Cancer rare chez 41 homosexuels*, un article signalant « une épidémie du sarcome de Kaposi caractérisée par une évolution morbide rapide. L'apparition fulgurante de ce cancer a suscité l'ouverture d'une

enquête médicale. On ne croit pas que la maladie soit contagieuse. » Hélas ! Nous savons aujourd'hui l'ampleur que prendra le mal bientôt baptisé syndrome d'immuno-déficience acquise. Nous savons aujourd'hui que le sida n'est pas réservé aux homosexuels mâles nord-américains mais qu'il menace tous les groupes de la société, qu'il se propage à une vitesse foudroyante à travers le monde entier, notamment dans le continent africain. Nous savons enfin que la science, impuissante, n'a encore trouvé ni remède ni vaccin pour enrayer cette maladie qui tue en moins de deux ans.

Mais le film de Norman René nous replace à ce moment où les médecins, qui n'y comprennent rien, improvisent, tâtonnent. Dans le petit groupe, les réactions sont diverses. Incrédulité (c'est un truc inventé par la CIA pour nous faire peur), méfiance envers les autres (on se désinfecte rageusement) ou envers son propre corps qu'on observe avec inquiétude.

Le temps passe. Voilà qu'autour de soi, les premières victimes sont atteintes. Au désarroi du personnel hospitalier correspond, à fortiori, l'angoisse des compagnons et des amis. Quoi dire ? Quoi faire ? Les difficultés pratiques sont inédites : par exemple, telle compagnie d'assuran-

ces refuse d'assurer la production d'un film dont on croit qu'un des acteurs est sidéen. Y a-t-il un recours ?

Le film pose les questions sans y répondre. Il ne nous dépeint pas non plus les stades de la maladie. Ce n'est pas un documentaire mais la chronique intimiste de la vie quotidienne de quelques individus sympathiques du jour au lendemain menacés par une catastrophe. Les comédiens sont vrais et on y croit. Une scène est étonnante. Pendant qu'il soigne comme on soignerait un bébé le corps douloureux de son compagnon moribond, David (Bruce Davidson) perçoit clairement son désir d'en finir.

Alors il congédie l'aide infirmier. Seul auprès du malade, avec des gestes d'une infinie tendresse, il dit des mots simples et définitifs. « Let go, my baby. It's all right. Let go. » Peu à peu, l'autre sent qu'il peut cesser de s'agripper à la vie, se délasser, s'abandonner et décrocher pour de bon. C'est très émouvant et rien que pour cette séquence, *A Long Time Companion* mériterait le détour.

On peut certes lui reprocher un manque de rigueur dans sa construction, en particulier en fin de course. On peut lui reprocher aussi de n'avoir mis en scène que des membres de la communauté « gay » : le spec-



Bruce Davidson et Scott Campbell dans *Longtime Companion*.

tateur hétérosexuel risque ne ne pas se sentir concerné. Et on peut regretter de ne pas bénéficier à Montréal d'une copie sous-titrée en fran-

çais comme à Cannes où le film était présenté le mois dernier dans la section *Un certain regard*. Cela dit, pour son authenticité

dans le traitement d'un sujet encore trop rarement traité, je pense que le témoignage est précieux, voire incontournable.

Une réplique pas plus subtile que *Top Gun*

Days of Thunder.

Un film de Tony Scott. Scénario de Robert Towne. Idée originale : Robert Towne et Tom Cruise. Avec Tom Cruise, Robert Duvall, Randy Quaid, Nicole Kidman, Cary Elwes. Musique : Hans Zimmer. Montage : Billy Weber et Chris Lebenzon. États-Unis, 1990. 90 minutes. Au cinéma Impérial.

France Lafuste

N'ayons pas peur des mots. *Days of Thunder* est la réplique à peine plus subtile de *Top Gun*. Il faut dire que dans les deux cas, Tom Cruise est le maître d'œuvre et Tom Cruise le héros téméraire. Mais cette fois-ci, la compétition ne se joue pas dans les airs. Redescendu sur terre, Scott filme un sport très prisé des Américains, les courses du Nascar (National Association for Stock Car Auto Racing). Des compétitions spectaculaires où tous les coups sont permis : À 200 km heure, les pilotes de stock-cars, ces voitures de type commercial qui ne durent que le temps d'une course, se livrent à des compétitions féroces souvent meurtrières.

Tom Cruise est Cole Trickle, l'une de ces têtes brûlées que rien n'arrête. En somme, un rôle sur mesure pour ce jeune acteur qui, après *Rain*

Man et *Born on The Fourth of July*, semble revenir à ses anciennes amours. Et passionné de courses automobiles, il aurait participé au scénario.

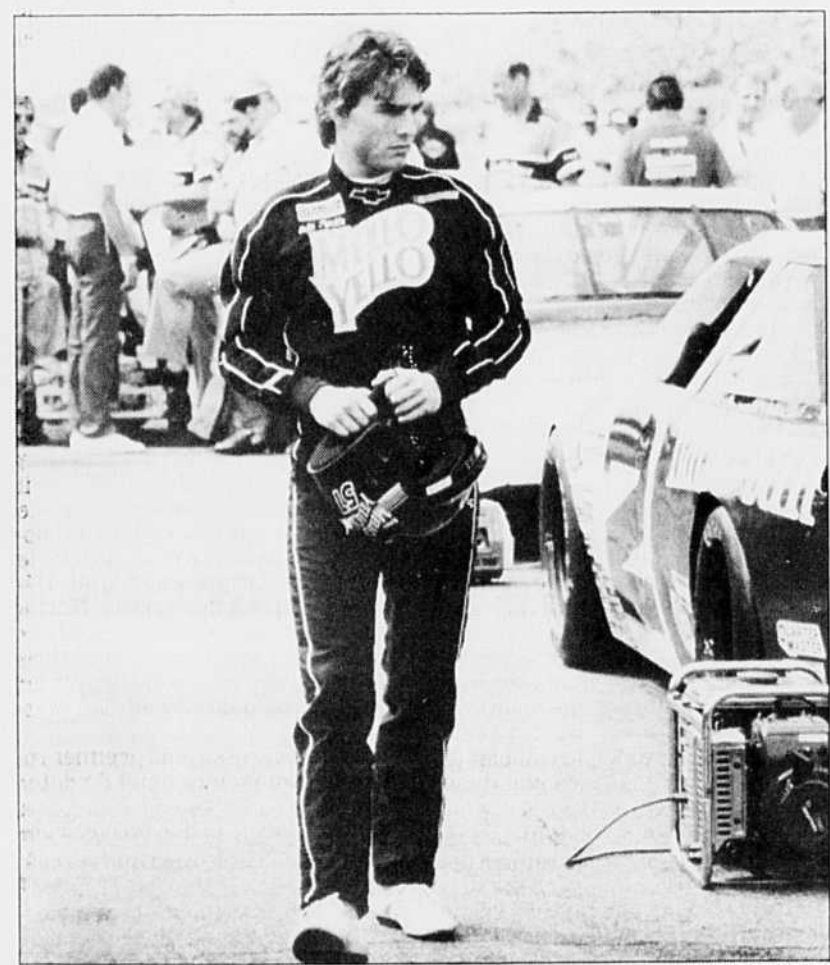
Exploitant le côté spectacle de ce qui n'est qu'une variante très moderne des courses de chars romains, Scott joue à fond la carte des sensations fortes. Le spectateur est à la fois sur les gradins, dans l'habitacle et dans les coulisses. Les images vertigineuses défilent alors au rythme trépidant des airs de rock and roll.

Tout comme Paul Newman et Steve McQueen avant lui, Tom Cruise est l'archétype du héros qui s'est donné pour mission de réussir dans le milieu de la course automobile. Parce qu'il est fou de vitesse, parce qu'il veut maîtriser ce qui, à priori, l'est difficilement. À quelques reprises, il lui sera donné de réfléchir sur lui-même et sur ses choix. Autant de moments de répit pour le spectateur. Mais l'analyse tournera court de peur de gripper une mécanique trop bien huilée. À partir de là, tout le reste est permis et encouragé : amitié toujours bourrue mais réelle, complicité, désir de vaincre, amour, sentimentalisme et humour bon enfant.

Inutile donc de chercher les er-

reurs de parcours. *Days of Thunder* est un film techniquement sans faille avec des comédiens, autant Tom Cruise que Robert Duvall, qui jouent de façon suffisamment classique

pour ne pas décevoir. Mais *Days of Thunder* est aussi un film désespérément vide dont on se rend compte très vite que tout ce qu'il sait faire, c'est de l'esbroufe.



Tom Cruise dans *Days of Thunder*.



Michael Rooker, un des adversaires de Tom Cruise dans *Days of Thunder*.

LE PEUPLE SINGE

LA TENDRESSE, LE JEU, L'AMOUR... LA DANSE DES JOURS CHEZ "LE PEUPLE SINGE"

"Un des 10 meilleurs films de l'année."

Huguette Roberge, LA PRESSE

un film de GÉRARD VIENNE

MALOFIM DISTRIBUTION

CENTRE-VILLE 1-45 - 3-45 - 5-45 - 7-45 - 9-45

2001, RUE UNIVERSITY

FAMOUS PLAYERS

C'EST LA CYRANOMANIE!!!

CETTE FOIS-CI C'EST VRAI : LA CRITIQUE EST UNANIME ! «CYRANO» ET DEPARDIEU CROULENT SOUS LES LOUANGES

'MAGISTRAL...' ★★★★★

Richard Gay - BON DIMANCHE

D'EDMOND ROSTAND À JEAN-PAUL RAPPENEAU ET DE CYRANO À GÉRARD DEPARDIEU, LE VRAI TALENT EST ÉTERNEL : CYRANO EST UN CHEF-D'OEUVRE.

Minou Petrowski - BELLES HEURES

GERARD DEPARDIEU

CYRANO

DÉBERGERAC

UN FILM DE JEAN-PAUL RAPPENEAU

JACQUES WEBER • ANNE BROCHET • VINCENT PEREZ • ROLAND BERTIN

SCÉNARIO DE JEAN-PAUL RAPPENEAU ET JEAN-CLAUDE CARRIÈRE D'APRÈS L'ŒUVRE D'EDMOND ROSTAND

MUSIQUE COMPOSÉE ET DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE PETIT

LA MUSIQUE ORIGINALE EST DISPONIBLE CHEZ TOUTES LES BONS DISQUAIRES

UN LUXUEUX COFFRET ET LE LIVRE DE POCHE SONT DISPONIBLES CHEZ TOUTES LES BONS LIBRAIRES

aucun laissez-passer

PARIS 6 1:00-3:50-6:40-9:30

PARIS 7 12:00-2:50-5:40-8:35

COULVILLE TARD 11:30

UNE EXPOSITION INTERACTIVE UNIQUE ET LE DERNIER GRAND SUCCÈS IMAX®: «VIVRE AU SOMMET»

EXPOTEC SPORT IMAX

«IMAX: vous en sortirez les mains moites, le cœur palpitant et la respiration haletante!»

Carmel Dumas, MONTRÉAL EXPRESS

«EXPOTEC: tout simplement épatant! IMAX: le clou de l'exposition, encore meilleur que le précédent.»

Doris Synnott, CKOI et MONTRÉAL CE SOIR

★ EXPOTEC A GAGNÉ LA COUPE STANLEY!

... pour 1 semaine. Venez la voir de près du 25 juin au 2 juillet.

DE LA GRANDE VISITE!

Dimanche 1^{er} juillet à 14h00
NADIA COMANECI
La Reine des Jeux de Montréal en 1976.

Mercredi 4 juillet à 19h00
ALAIN LAROCHE
Champion de ski acrobatique.

Samedi 7 juillet à 14h00
HAL MCRAE
Instructeur des frappeurs des Expos.

Prenez le taureau par les cornes!

AU VIEUX-PORT DE MONTRÉAL
Angle de la Commune et Saint-Laurent, métro Place d'Armes
SERVICE DE HALTE-GARDERIE: Le Jardin du désir.

Renseignements: 496-4629
Réservations de groupes: 496-1799
Tous les jours de 10h à 22h

Une présentation du Vieux-Port de Montréal en collaboration avec Lavalin Communications.

C'EST UNANIME!

«N'HÉSITEZ PAS»... «PRÉCIPITEZ-VOUS»... «À VOIR D'URGENCE»

— MINOU PETROWSKI — RENÉ HOMIER ROY — LUC PERREAULT

MEILLEUR FILM Grand Prix du Cinéma Néerlandais 1988

MEILLEUR SCÉNARIO Festival de Bruxelles 1988

MEILLEUR ACTEUR Festival de Madrid 1988

MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN Prix Européen 1988

PRIX DU PUBLIC Festival de Genève 1989

PRIX DE LA CRITIQUE Festival de Sydney 1989

BERNARD-PIERRE DONNADIEU

★★★★★

"Si vous voulez tout savoir, n'hésitez pas!" — Minou Petrowski, BELLES HEURES

"Sans en avoir l'air ce film démontre une maîtrise rare. À voir d'urgence." — Luc Perreault, LA PRESSE

"Une intrigue d'une intelligence diabolique... et surtout l'angoisse qui monte, qui monte... Terrifiant!" — Francine Laurendeau, LE DEVOIR

L'Homme qui voulait savoir

EN FILM DE GEORGE SLUIZER

AVEC JOHANNA TER STEEGE • GWEN ECKHAUS

UN FILM GOLDEN EGG CO-PRODUIT PAR MOS FILM ET ENGLID PRODUCTION

GENE BEROVETS

★★★★★

"Donnadieu nous garde en haleine, jusqu'à la toute fin, qui lui faut l'avouer est absolument enlevante." — Bernard Boulard, VOIR

"Une intrigue captivante..." — Richard Guay, BON DIMANCHE

"Littéralement à terre, renversant, précipitez-vous! C'est très très très bon!" — René Homier Roy, TOUCHE À TOUT

CINÉMAS CINEPLEX ODFON

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

1:00 - 3:00 - 5:00 - 7:10 - 9:20

Jean-Louis Gagnon sur le Canada: agaçant et important

LES PALAIS DE GLACE
(Tome III de :
LES APOSTASIES)
Jean-Louis Gagnon
Montréal, Éditions
La Presse,
1990 : 268 pages.
**DE GAULLE ET
LE QUÉBEC**
Dale C. Thomson
Montréal, Éditions du
Trécarré, 1990 : 410 pages.

CE troisième tome
des mémoires de
Jean-Louis Gagnon
procure quelques
heures de lecture
intéressantes et
agaçantes, tout à la
fois.

BLOC- NOTES

Paul-André Comeau

Retraité à Ottawa, M. Gagnon a conservé verve et vigueur qui l'ont si bien servi tout au long de sa carrière comme journaliste, diplomate, haut fonctionnaire. Comme les deux tomes précédents, la lecture en est agréable en raison d'une exceptionnelle maîtrise de la langue. Mais l'intérêt de ce livre réside ailleurs.

M. Gagnon traite essentiellement dans cet ouvrage de son rôle au sein de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme — la Commission Laurendeau-Dunton. À cet égard, il s'agit d'une contribution importante à la compréhension d'une page récente de l'histoire canadienne.

Les Palais de glace répond en quelque sorte à *Journal* tenu par André Laurendeau durant cette commission et publié voilà peu chez Vlb. En ce sens, rarement aura-t-on été mieux servi par les hasards de l'édition.

Jean-Louis Gagnon place sous un éclairage différent les problèmes majeurs qu'a dû affronter la Commission Laurendeau-Dunton dès ses premières heures. Des problèmes qui tiennent d'avantage de la conception d'un pays que des relations personnelles entre les commissaires eux-mêmes. André Laurendeau et Jean-Louis Gagnon se trouvaient aux antipodes l'un de l'autre. Laurendeau « rêvait », selon le terme utilisée par Jean-Louis Gagnon, d'un état bi-national. Gagnon ne jurait et ne jure encore que par un fédéralisme où le bilinguisme devrait suffire aux Francophones, aux Québécois.

En moins de trois pages (135-137), Gagnon résume le malentendu fondamental de toute cette entreprise de réconciliation voulue par Laurendeau. On s'explique mieux, à la lecture de ces pages, la poignante tristesse du *Journal* de l'ancien rédacteur-en-chef du DEVOIR. On en arrive à supputer le déchirement qu'aurait représenté pour André Laurendeau la mise au point du dernier tome du rapport de la Commission. Gagnon laisse tomber à ce propos des pages sans appel : Laurendeau aurait été minoritaire au sein même de la commission dont il avait été l'instigateur. L'histoire connaît de ces revirements cruels, même s'il a été épargné à Laurendeau de vivre cet ultime affrontement au sujet de la place et du rôle des Québécois au sein du Canada.

Jean-Louis Gagnon pique la curiosité du lecteur par des révélations utiles. Ainsi, il verse quelques pages intéressantes au dossier du célèbre « Vive le Québec libre » du Général de Gaulle.

À l'occasion, Gagnon laisse parler son cœur. C'est le cas notamment de sa narration de l'humiliation d'André Laurendeau où il était le seul étranger — avec le Général Jean-V. Allard — à s'associer de loin à la douleur de la famille de son co-président.

Gagnon ne voile pas ses émotions, mais il lui est impossible de se départir d'un manichéisme qui devient rapidement et profondément agaçant. En un mot, tout ce qui de près ou de loin ressemble au nationalisme attise sa colère et nourrit son mépris. Seul le fédéralisme, et de surcroît bien assis sur un libéralisme à la Trudeau, ouvre les portes du ciel. C'est la thèse qui sous-tend toute la démonstration de ces Mémoires. Pas surprenant d'y découvrir en guise de conclusion son analyse des accords du lac Meech, son mépris à peine voilé envers l'actuel premier ministre du Québec, M. Robert Bourassa, soupçonné de prendre de trop grandes libertés à l'égard du fédéralisme, de l'orthodoxie fédérale.

En un mot, un ouvrage intéressant qui doit être lu.

On doit aussi lire la traduction du magistral livre du Professeur Dale-C. Thomson sur « De Gaulle et le Québec » enfin publiée aux éditions du Trécarré. Mais pour des raisons différentes !

On a déjà souligné, dans ces pages, les qualités exceptionnelles de cet ouvrage dans sa présentation originale. Il s'agit, à n'en pas douter, du livre définitif sur le rôle joué par Charles de Gaulle dans l'évolution du Québec depuis 1940. Le professeur Thomson a tout lu, tout inventorié, il a interviewé des centaines de témoins. Jamais pareille démarche n'a été menée avec autant de rigueur.

Les vacances d'un Soviétique en Amérique

**À LA RECHERCHE DE
« MELANCHOLY BABY »
(Sur l'Amérique)**
Vassili Axionov
Trad. du russe par Lily Denis
Éditions Gallimard, 1990,
280 pages

On ne peut pas tout
lire, par conséquent
un conseil d'ami ; ne
partez pas aux États-
Unis sans emporter le
petit livre de Vassili
Axionov !



En premier lieu l'auteur a le sens de l'humour, deuxièmement il écrit bien et finalement il n'a pas cessé d'aimer son pays, la Russie, qu'il compare donc sans dénigrer avec cette pointe de nostalgie qui se situe juste entre le rire et les larmes. Professeur d'université, écrivain invité, installé depuis neuf ans à Washington avec sa femme Maia, ce qui est déjà un anachronisme puisqu'il dit l'aimer et partager ses opinions à certains égards, Vassili Axionov raconte avec verve.

C'est un beau voyage à travers les États-Unis où un couple venu d'ailleurs, d'une autre planète, qui ne ré-

vait même pas de se trouver sur une autoroute américaine, comble de luxe en soi, avance d'une étape à l'autre avec ses propres connaissances livresques et la masse des préjugés élaborés et imposés par la propagande. Les images fausses, fabriquées par la gauche mondaine américaine se superposent sur celles qu'on offre aux Soviétiques depuis des années et voici enfin quelqu'un qui connaît bien les deux univers et peut expliquer les raisons de ces divergences et convergences. Plus encore, il parvient à le faire sur un mode personnel et glisse de temps en temps des remarques originales sur des sujets tout à fait écoulés au prime abord. Et la gamme est vaste entre l'existence quotidienne dominée par les appareils ménagers, la haute technique et des propos infiniment plus sérieux liés à la culture littéraire en tant que telle et la compréhension de l'art en général.

À une certaine époque entre les deux guerres mondiales on racontait dans les romans, nouvelles et articles de journaux, l'existence des Russes Blancs. Ces naufragés de la Révolution vivotaient surtout en France, à Paris, mais aussi sur la Côte Basque et la Côte d'Azur. À Biarritz on retrouve encore les vestiges de leurs largesses, car ils se ruinaient avec une insouciance d'autant plus joyeuse qu'ils ne croyaient pas pouvoir s'assurer un avenir digne de leur passé. Hôtels particuliers charmants et grandes maisons spacieuses ont changé de mains depuis, au casino les vieux croupiers citent volontiers les noms slaves d'hommes qui sautaient de la falaise à la fin de

la nuit, complètement incapables de faire face à une vie dite normale et tout cela forme une sorte de légende. Avec Vassili Axionov on pénètre dans un autre univers, russe lui aussi mais qui a comme titres de noblesse des livres, des films et des sculptures, des années de prison, la lutte pour la liberté et la dissidence.

Ils admirent ceux qui se sont déjà imposés sur le plan international, espèrent en faire autant, se promènent en jeans, vivent à plusieurs dans des réduits minables, reconstruisent le monde chaque matin, observent, critiquent, jugent et comparent le passé russe avec le présent et l'avenir américain. Plusieurs enseignent la littérature russe dans les universités américaines, tandis que d'autres obtiennent des bourses pour des diverses disciplines et ne cessent de s'étonner que l'existence peut être à ce point facile pour des jeunes qui veulent et parviennent à s'intégrer. Ils sont certains que le communisme est un échec tragique en tant que système, se posent des questions sur l'implantation du capitalisme en URSS et cherchent des voies nouvelles sans jamais vouloir revenir en arrière et sans manifester la moindre nostalgie à cet égard.

Ce qui les fascine dans le cadre américain c'est ce mélange de vulgarité et de choix grandioses, en architecture entre autres, et cette capacité d'apporter aux jeunes soviétiques un souffle de liberté qui a précédé, et de loin, la perestroïka.

Et puis il y a l'avenir, celui que les Américains de gauche dénigrent souvent, mais que Vassili Axionov est prêt à façonner au besoin. Oui, il l'admet, ses étudiants sont ignorants

comme des carpes et ce qui est pire encore, fiers de l'être. Oui, il reconnaît que ses collègues professeurs lisent peu, font beaucoup de sports et, dans l'ensemble, se situent plutôt loin des universitaires européens. Oui, il constate que le niveau des médias d'information en général et de la télévision en particulier est déplorable ! Mais...

Selon l'auteur de *À la recherche de « Melancholy Baby »* on peut critiquer, améliorer et même transformer l'enseignement dispensé dans les universités, éduquer les masses américaines, améliorer leurs goûts et leurs choix, atténuer leur vulgarité, mais on ne peut pas reculer, aller ailleurs, refaire un autre chemin et créer une autre démocratie aussi valable que celle-là. Pour l'homme qui avait vécu sa jeunesse dans le camp de Magadan avec sa mère, ce camp de concentration horrible décrit de façon magistrale par Michel Solomon, écrivain d'ici qui vit depuis des années au Québec, les États-Unis sont « the last land », la terre de la dernière chance, la frontière ultime. Au-delà il n'y a plus rien ! Assez curieusement à l'heure où l'impérialisme soviétique recule en Europe de l'Est et où les structures paraissent changer même à Moscou, les dissidents soviétiques, les écrivains et les artistes, sont moins optimistes que les Russes Blancs, leurs lointains prédécesseurs et construisent au lieu de dilapider.

Et cela aussi demeure incontestablement une des plus importantes caractéristiques de cette fin du XXe siècle...

Variations sur un triangle amoureux

**L'EAU FROIDE
EFFACE LES RÊVES**

Ariane Le Fort,
Paris, éd.
Régine Deforges, 219 p.

Odile Tremblay

« Elle était rousse. Elle s'est assise juste devant moi sur l'escalier. À mes pieds, que j'ai aussitôt ramenés sous la marche pour lui faire de la place. »

Ainsi débute *L'eau froide efface les rêves*, un drôle de roman frais, tout en phrases courtes, presque hachurées. Ouvrage purement descriptif aussi où les gestes du quotidien sont épiés comme s'ils détenaient la clé unique des personnages. Ariane Le Fort ne fouille pas les tréfonds psychologiques de ses héros. Elle les fait parler, bouger, puis elle note, comme une script. L'auteur de 29 ans (qui possède la double nationalité suisse et belge) signe ici un premier ouvrage tout en surface. On l'eût préféré mieux creusé, mais son rythme est coulant, sa voix légère, sa langue agréable et le récit finit mine de rien par entraîner le lecteur au fil de son cours.

L'eau froide efface les rêves est une variation sur le thème classique du triangle amoureux. À la tête de ce triangle : le narrateur Martin, un

langoureux et tendre jeune homme dont l'existence se déroule un peu au bonheur du jour. Sans métier véritable, aux aguets des amours et des rencontres que lui ménage la vie, Martin est un personnage à antennes qui capte et se fait capter. Après quatre années de vie commune, il laisse derrière lui Marie, une ballerine fragile, dépendante et vulnérable qui refuse la rupture imposée par son amoureux. À l'extrême pointe du triangle, se tient la douce Ora. Martin voudrait vivre avec elle une relation toute simple, mais Marie s'agrippe. Quand Ora disparaît durant la journée, Marie franchit le pas de sa porte, vient se lover dans son lit. Coincé entre ces deux femmes (qui ignorent l'existence l'une de l'autre), le faible jeune homme oscille, dérive, se prête et se donne. C'est le portrait clinique de cette

oscillation que brosse ici Ariane Le Fort. Entre les déchirants amours passés et celles qui se dessinent, lumineuses, elle décrit les allers et retours. Martin n'aime plus Marie ? Pas si simple. Quelque part en lui, il porte et berce sa faiblesse. Même au-delà de la mort. Car, Marie est appelée à disparaître pour laisser le champ libre au nouveau couple. Délivré de la présence qui rive Martin à une ère révolue, les tourtereaux iront enfouir leurs amours paisibles dans un village breton balayé par les tempêtes. De quoi vivront-ils ? Mystère.

Car, maladresse d'un premier roman, la romancière omet de doter Martin et Ora d'un statut social, d'un emploi en bonne et due forme, d'une identité précise. Si bien que les contours de leur vie s'enlisent un peu dans le flou.

**librairie
HERMÈS**

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de **9h à 23h30**
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

DEVOIR
LE

Service
de **PUBLICITÉ**
842-9645

LA MACHINE
de **René Belletto**

Après **Le Revenant**
(Prix de l'Été VSR/RMC 1981)
Sur la terre comme au ciel
(Grand Prix de littérature policière 1982, au cinéma
«Péril en la demeure»)
L'Enfer (Prix du Livre Inter, Gutenberg du meilleur
suspense, Prix Fémina 1986),

le nouveau roman de René Belletto.
**Diabolique, efficace et
impressionnant!**

Jacques Brossard
**L'OISEAU
DE FEU**
Tome 1: Les années
d'apprentissage
29,95 \$
«En un mot, l'ouvrage se laisse
dévoiler et on en redemande,
quelque chose
d'éblouissant.»
Michel LORD
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE
GRAND PRIX 90 DE LA
SCIENCE-FICTION ET DU
FANTASTIQUE QUÉBÉCOIS



LEMÉAC
éditeur

Jean Éthier-Blais
**ENTRE TOUTES
LES FEMMES**
19,95 \$
PRIX ATHANASE-DAVID
1989
PRIX DU JOURNAL DE
MONTREAL 1989
«(...) une oeuvre à la fois
dense et puissante (...)»
(l'auteur) se livre, avec un
art consommé, à
l'évocation de
l'atmosphère des âmes...
Michel GAULIN, *Le Devoir*



LEMÉAC
éditeur

Jean Marcel
**HYPATIE
OU LA FIN DES
DIEUX**
16,95 \$
«Ce roman superbe,
magnifiquement écrit, s'affirme
comme une incontestable
réussite.»
Guy CLOUTIER, *LE SOLEIL*
PRIX MOLSON
DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE-FRANÇAISE
1989



LEMÉAC
éditeur

Jacques Poulin
**LE VIEUX
CHAGRIN**
18,95 \$
Nouvelle version d'un chef-
d'œuvre: une réflexion qui
toujours tend vers la plus
parfaite simplicité, sur le
métier d'écrire et le métier
de vivre.
Réginald MARTEL, *LA PRESSE*
PRIX QUÉBEC-PARIS
1990



LEMÉAC
éditeur

Michel Tremblay
**LE PREMIER
QUARTIER DE
LA LUNE**
19,95 \$
«Le livre est majeur, de ceux
qui vous retournent tout à fait,
qui hantent longtemps le lecteur,
secret où chacun cultive
l'ineffable.»
Réginald MARTEL, *LA PRESSE*
Prix de la
Ville de Montréal
1989



LEMÉAC
éditeur

Yves Navarre
**LA TERRASSE
DES AUDIENCES
AU MOMENT DE
L'ADIEU**
28,50 \$
«Un livre de ferveur qu'on
quitte à regret (...) Et qui
hante le lecteur bien
longtemps après la dernière
page (...) La littérature se
fait ici le creuset des plus
vives émotions.»
Michel LAURIN, *Le Devoir*



LEMÉAC
éditeur

La comédie des mots ou le regard possessif de l'écrivain

LE BESOIN D'ÉCRIRE

Roger Vrigny
Paris, 1990, Grasset, 93 pages
**VOYAGES DANS
LES LITTÉRATURES
ÉTRANGÈRES**
Jacques Brenner
Paris, 1990,
Grasset, 237 pages

« ON VIT avec des mots, au milieu des mots, on s'amuse à les assembler, comme les petits camarades font des puzzles.



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

On a connu un plaisir et on voudrait le renouveler pour soi. Un plaisir solitaire. La vocation littéraire, c'est d'abord une forme de l'ona-

nisme ».

Auteur d'une douzaine de romans, Prix Femina 1963, pour *La Nuit de Mougins*, Roger Vrigny a une longue habitude de ce qu'il appelle, dans l'essai qu'il nous livre aujourd'hui, « la comédie des mots », comme dit Sartre ». Il est même producteur, à *France-Culture*, d'une émission intitulée *Lettres ouvertes*. Ce qui ne l'empêche pas de s'interroger, avec un pessimisme modéré, sur l'utilité de toute littérature, et sur *Le Besoin d'écrire* qui continue d'être pressant, pour lui et pour les autres.

Les autres, ce sont évidemment les auteurs qu'il aime, depuis l'enfance, mais les autres, ce sont aussi les écrivains qu'il n'aime pas et qu'il critique avec une sévérité extrême. Ainsi de Roland Barthes, auquel il consacre un hommage ironique, sous forme de dialogue imaginaire entre *Lui* et *Moi*. « Barthes, estime Vrigny, vivait au milieu des tropes et des signes comme moi, je vivais avec mes personnages. Quand il lui arrivait de s'éveiller, il s'exprimait avec naturel, écrivait avec talent. Barthes pouvait se regarder sans rire. Il était devenu célèbre ».

On voit le ton de cet essai. Dieu

merci, l'auteur du *Besoin d'écrire* garde en réserve, après une vingtaine d'années de « pratique » beaucoup d'amour de ce métier exigeant et fascinant. Quand il s'attaque aux poncifs et à ceux qui en vivent, son analyse emporte l'adhésion du lecteur. Il a percé à jour certains de nos travers d'écrivains, qui sont aussi les travers des écrivains de profession : « Depuis que l'homme est sur terre, écrit-il notamment, il pose autour de lui un regard possessif et dominateur. Il humanise tout ce qu'il touche. Décrit-il un paysage, il parlera du lit de la rivière — est-ce qu'une rivière se couche ? —, d'un volcan qui se réveille — est-ce qu'une montagne peut dormir ? —, d'un ciel qui s'assombrit — est-ce que les nuages peuvent manifester de l'humeur ? ».

Plus l'ouvrage est mince, plus, paradoxalement, le lecteur éprouve le goût — j'allais écrire par mimétisme « le besoin » — de citer. Allons-y donc du dernier conseil que Roger Vrigny destine « à un jeune écrivain » : « À la fin de ce petit livre qui n'est pas un bréviaire, je lui dirais qu'il déchire avec entrain les pages qu'il vient de lire, qu'il déboulonne ensuite les statues de ses aînés, de préférence les

plus respectés, sinon les plus respectables. Une société de compliments mutuels et de services rendus ressemble davantage à une réunion d'actionnaires qu'à une confrérie d'artistes ». André Gide, souvent invoqué dans *Le Besoin d'écrire*, disait déjà « Nathaniel, jette mon livre », dans un livre « nourrissant » qui fut, lui, le bréviaire de toute une génération de littérateurs.

Roger Vrigny, parlant de la naissance de sa vocation, nous avoue « qu'à la recherche d'âmes sœurs », il rencontra un jour Jacques Brenner. Et que cette rencontre fut déterminante. On le comprend sans peine après avoir lu *Voyages dans les littératures étrangères*, un ouvrage fascinant et d'une étonnante facilité de lecture, que ce spécialiste de la littérature française contemporaine — il en a déjà rédigé deux *Histoires* — vient de publier chez Grasset.

L'avertissement qu'il nous sert, en pages liminaires, est empreint d'une grande modestie : « Ne vous attendez pas à trouver une esquisse d'histoire des littératures étrangères. Je vous propose dans le désordre —

aussi bien chronologique que géographique — des notes sur des écrivains de nationalités différentes. » On veut bien croire Brenner, qui se définit comme « un vieux critique », qu'il s'agit là de notes. Mais si bien étayées, si fermement et si clairement énoncées, qu'on ne saurait qu'applaudir quand, citant son maître André Gide, l'auteur parle de « réflexions sur quelques points de littérature et de morale ».

Ces *Voyages*... vous entraîneront dans le sillage de « bateaux-amiraux », de Goethe à Ernst Junger, de Melville à Henry James et à Stevenson, de Faulkner à Dashiell Hammett, d'Anderson à Borges, de Mishima à Milan Kundera.

C'est d'ailleurs à l'auteur de *L'Immortalité* que se raccroche Jacques Brenner pour continuer de croire en la pérennité des oeuvres littéraires, en particulier du roman. S'affligeant de constater que « réduction et uniformisation soient les mots clés pour définir notre époque ; que les livres ne sont plus des oeuvres destinées à durer, mais des événements de l'actualité parmi d'autres ; que ce n'est plus la valeur de l'oeuvre qui décide de son succès : l'oeuvre s'efface derrière l'auteur qui la présente à la radio et à la télévision », l'auteur de *Voyages dans les littératures étrangères* se rassure en croyant que « tant que paraîtront des oeuvres comme celles de Kundera et qu'elles



Roger Vrigny

obtiendront un chaleureux accueil, on pourra penser que rien n'est perdu ».

Il est consolant de lire cette conclusion d'un ouvrage qui n'est, dans toutes ses parties, qu'un émouvant éloge de la littérature, au moment où le Roi Pivot ferme les guillemets sur ses APOSTROPHES.

Un bon polar québécois, en milieu psychiatrique

LE PENDU

DE MONT-ROLLAND
Monique Beaulne
Ed. de la pleine lune,
Montréal, 1990, 146 pages.

Alors que les écrivains québécois excellent dans pratiquement tous les genres littéraires, il en est un où les véritables chefs-d'oeuvre se font très peu nombreux : le roman policier.

Aussi, est-ce avec joie qu'il faut souligner la parution de *Le Pendu* de

Mont-Rolland, première publication de Monique Beaulne. Particularité de cette enquête qui n'est pas sans rappeler celles de l'Américain Robin Cook : elle se déroule en milieu psychiatrique.

Rappelons d'abord les faits : Pierre Lenoir, un névrosé qui travaillait sur des dossiers relatifs à des traitements psychiatriques expérimentés dans un hôpital de Montréal sur 15 psychopathes pour le compte de la CIA, a été trouvé pendu. Suite au rapport d'autopsie, les autorités policières concluent aussitôt au suicide par pendaison. Sans détenir d'indices particuliers, simplement par intuition, la sœur du défunt a cependant peine à croire à cette thèse du suicide. Aussi, fait-elle appel à des enquêteurs privés pour découvrir s'il s'agit vraiment d'un suicide ou d'un meurtre.

Comme la plupart des romans policiers, le récit tire en grande partie son intérêt de la personnalité des enquêteurs : Yvon et Marc Joannis, le père et le fils. Deux hommes aux goûts et aux manies aux antipodes l'un de l'autre. Le père, qui surveille sa santé, exploite une ferme à Laval où il élève des chèvres ; une vie qui n'a rien à voir avec celle de son fils qui ne dédaigne pas le Bourbon. Selon une des lois du genre, un membre du duo doit servir de faire-valoir à l'autre : c'est le cas du fils ici, qui fait des découvertes qui nourrissent la réflexion analytique de son père qui, comme chez Dupin, est en proie à une vive agitation lorsqu'il flairer une piste importante.

Revenons aux lieux mêmes de l'enquête : l'hôpital Louis-Hippolite-Lafontaine et le centre « Auto-Psy »,

« un organisme de défense des droits des personnes psychiatriques ». Lors de sa dernière hospitalisation il y a deux ans, Pierre Lenoir avait rencontré à l'hôpital celui qui allait devenir son meilleur ami, Léon Durand. Les deux travaillèrent par la suite à Auto-Psy. Peu avant son décès, Pierre avait confié à Léon qu'il venait de découvrir des preuves de la connivence de médecins universitaires montréalais avec la CIA, dans des expériences de désensibilisation. Il mourut peu après.

Même si, au début, l'enquête pieuse, les pistes ne tardent pas à apparaître. Puis, en pleine enquête, survient un meurtre : mais la victime, qui savait le sort qui lui serait réservé, avait rédigé des aveux avant sa mort. Elle reconnaît avoir tué Pierre Lenoir. Reste à trouver le second meurtrier. D'indice en indice, Yvon et Marc Joannis arriveront évidemment à démasquer le véritable coupable.

Dans ce premier roman, Monique Beaulne fait preuve d'une grande habileté. Elle cultive les contrastes, faisant alterner les moments de morbidité avec d'autres décrivant les charmes du printemps hâtif. Elle sème quelques fausses pistes, faisant par exemple de Pierre Lenoir un homme d'extrême gauche, d'allégeance trotskyste. Sans en abuser, elle se permet des digressions, qui ajoutent même à l'intérêt du roman : elle s'interroge sur le suicide et ce qui peut inciter quelqu'un à poser le geste ou, ailleurs, elle évoque la vie du survivant d'un couple, suite au décès de l'autre. C'est que la compagne aimée d'Yvon Joannis est morte de leucémie l'année précédente.

La littérature se lit aussi en vacances

Jean Royer

En vacances, la littérature ne cesse pas d'exister pour moi.

Simplement, j'aime lire des livres pour mon plaisir exclusif et non pour en faire la critique ou la recension. La plupart des médias nous proposent des lectures d'été fondées sur le marketing : des livres édités spécialement pour la saison ou des *best-sellers* dont tout le monde parlera ! Pour ma part, je continue de me divertir en littérature et je n'oublie pas que des titres de qualité sont publiés au Québec.

Le livre d'été par excellence sera pour moi *L'Oeil américain* (Boréal) de Pierre Morency : y a-t-il plus belle réflexion que ces textes de poète et de naturaliste sur notre rapport au monde ?

En fiction, je m'attacherai à la nouvelle édition revue et corrigée de la trilogie de Jean Basile dans la collection de poche Typo : *La Jument des Mongols*, *Le Grand Khan* et *Les Voyages d'Irkoutsk*, une saga qui est aussi un itinéraire spirituel unique et moderne. Je lirai également le roman de Louise Warren (une écrivaine exceptionnelle), *Tableaux d'Aurélien* (VLB Éditeur). Je n'oublierai pas d'apporter *Moon Palace* (Actes Sud) de Paul Auster (j'en suis déjà à la page 111) et le roman autobiographique de Claude Simon, *L'Acacia* (Minuit). Enfin, je veux lire *Madame T.* (Ed. Jacqueline Chambon), du romancier roumain Camil Petrescu, mort en 1957. Il s'agit d'une histoire d'amour d'un poète maudit avec, pour fond de scène, la société de Bucarest des années 1930.

Du côté de la poésie — je la fréquente quotidiennement — j'ai choisi d'apporter *Baltiques et autres poèmes* du Suédois Tomas Tranströmer, que viennent de

coéditer les Écrits des Forges, ainsi que *Corps de gloire, poèmes 1963-1988* (l'Hexagone) de Juan Garcia, qui contient 150 pages d'innédits. Je lirai aussi trois poètes français qui se sont révélés ces dernières années, publiés chez Gallimard : Jean-Pierre Chambon (*Le Territoire aveugle*), Jean-Pierre Lemaire (*Le Coeur circonscrit*) et Paul de Roux (*Poèmes de l'aube*).

J'aime beaucoup les entretiens littéraires. Cette année, la manne est exceptionnelle. Je lirai *Notre Rabelais* (Boréal), les entretiens radiophoniques et les écrits d'André Belleau sur le sujet, réunis par Diane Desrosiers, *Proménades avec Robert Walser* (Rivages) par son ami Carl Seelig, *Entretiens avec Lévi-Strauss* (Presses Pocket) par Georges Charbonnier, ainsi que les *Entretiens sur la poésie et la littérature* de Jorge Luis Borges (Gallimard).

Parmi les essais québécois récents qui m'attirent le plus comptent *L'Inde vivante* (l'Hexagone), le récit de voyage de Jean-Claude Dussault, *Essai sur une pensée heureuse* (Boréal) de Pierre Vadeboncoeur (sur l'amour), ainsi que l'étude de Micheline Cambron, *Une société, un récit* (l'Hexagone), qui porte sur le discours culturel au Québec entre 1967 et 1976.

D'autres essais, plus ou moins autobiographiques me sollicitent aussi : les *Leçons américaines* (Gallimard) d'Italo Calvino, les *Écrits autobiographiques* (Bourgeois) de Walter Benjamin (surtout pour sa Chronique berlinoise) et le *Traité des courtes merveilles* (Grasset), une autobiographie intellectuelle du Tchèque Václav Jarmek. Enfin, je me régalerai de la provocation des pages du *Journal d'Alain Bosquet*, *La Mémoire ou l'oubli* (Grasset), où le critique narre aussi ses rencontres avec de grands écrivains comme Aragon, Breton, Michaux et Saint-John Perse, entre autres.

Un guide Design Montréal 1990

Guide-Design-Montréal,
Myriam Gagnon,
Éditions section b,
48 pages.

MARIE LAURIER

Voilà un petit guide intéressant et qui arrive à point nommé, en ce début de la période des vacances : un répertoire identifiant les lieux publics montréalais

témoignant d'une recherche sur le plan du design.

Écrit par la journaliste Myriam Gagnon, publié par Odile Hénault qui a déjà fondé et dirigé la revue d'architecture *Section a*, le guide brosse les itinéraires de la ville depuis la rue Saint-Denis, la rue Saint-Laurent et le centre-ville conduisant à 33 lieux choisis pour la qualité de leur aménagement. On y retrouve par exemple le Métropolis, les restaurants Boulevard, Lux, les magasins Bedo, Esprit, Parachute, des édifices haut de gamme comme le Centre cana-

dien d'architecture, bref toute la panoplie des établissements à la mode du jour.

De plus, pour tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au design, le guide offre une nomenclature des principaux créateurs montréalais ainsi qu'une liste détaillée des centres, musées, distributeurs, show-rooms, librairies, kiosques et autres, photos à l'appui.

Le guide se vend moins de dix dollars et il est déjà fort bien vu des différents organismes culturels et touristiques de la métropole.

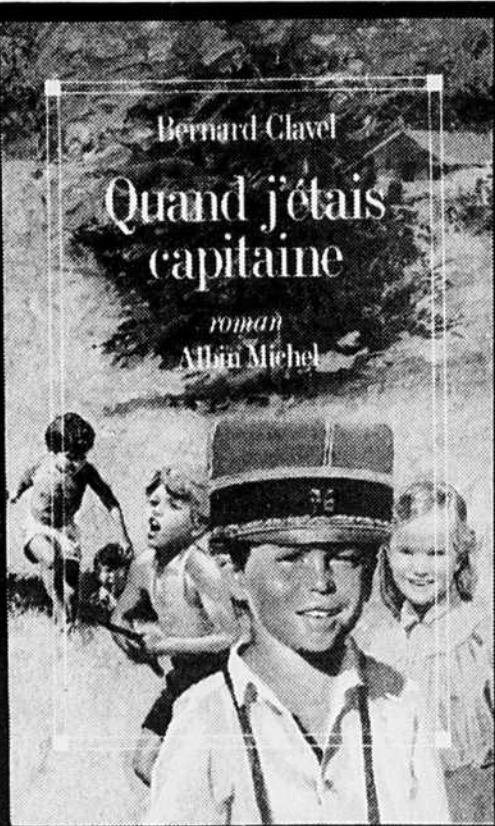
LE NOUVEAU CLAVEL

UN LIVRE PLEIN DE CHARME!

Après dix années passées au Royaume du Nord, B. Clavel renoue avec son Jura natal. Roman inattendu, plein d'émotion, bien sûr, mais aussi débordant d'humour et de verve. Le capitaine, ici, c'est Léa. Une veuve d'officier des bataillons d'Afrique qui n'a rien oublié de ses campagnes. Son ennemi le plus cher, c'est le vieil Henri, conteur intarissable qu'elle va entraîner avec elle et les enfants dans une véritable guerre de tranchées en miniature. Beaucoup d'amour et de tendresse baignent ces pages pleines de nostalgie où la vieillesse et l'enfance sont très étroitement mêlées. Deux âges qui savent si bien se retrouver quand il s'agit de raconter et d'amuser.

232 pages
17,95 \$

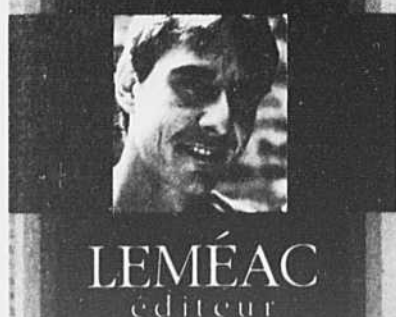
ÉDITIONS ALBIN MICHEL



Dubé en congé

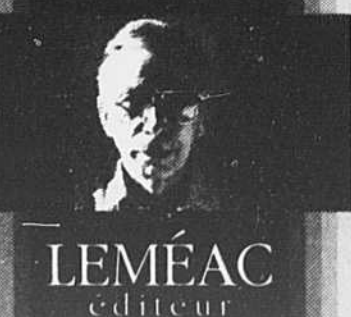
LES CARNETS d'Yves Dubé paraîtront dans nos pages samedi prochain. Dans l'édition du 7 juillet, M. Dubé nous proposera un dernier ouvrage pour agrémenter les moments creux de l'été.

Normand Chaurette
**SCÈNES
D'ENFANTS**
13,95 \$
Un roman intense qui charme et envoûte le lecteur dès la première page. Normand Chaurette s'impose comme romancier de premier rang.
Hélène MARCOTTE,
QUÉBEC FRANÇAIS



LEMÉAC
éditeur

Jean-Paul Fugère
**LA PLACE
DE LA
MUSIQUE**
15,50 \$
«Un livre puissant qui dépeint avec lucidité (...) le regard désarmé qu'un homme, arrivé à l'automne de son âge, jette sur sa vie.»
Guy CLOUTIER, *Le Soleil*



LEMÉAC
éditeur

Daniel Gagnon
**VENITE
A CANTARE**
12,00 \$
«(...) une oeuvre courte, dense et belle, tout à fait originale, où l'auteur a su créer un véritable roman lyrique et porter son art à son plus haut degré d'aboutissement.»
Jean-Rock BOIVIN, *VOIR*



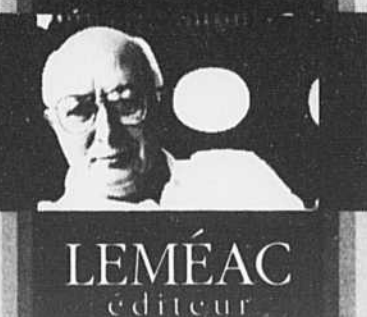
LEMÉAC
éditeur

Gaston Miron
et Claude Haefely
**À BOUT
PORTANT**
12,95 \$
«Nous assistons à la naissance d'un homme à lui-même, à l'amour, à la poésie et au Québec. Nous reconnaissons un écrivain qui regarde les siens du fond de sa propre solitude. Rien n'est trahi ici, ni la force de sa présence ni la douleur de ses silences.»
Jean ROYER, *LE DEVOIR*



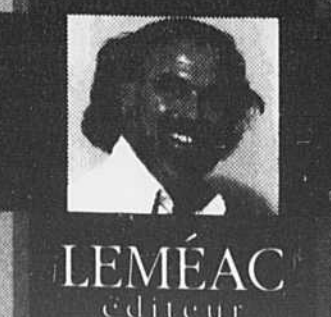
LEMÉAC
éditeur

Jean Éthier-Blais
**Fragments
d'une
enfance**
14,95 \$
«Ce que je raconte est arrivé. Mais je me dis aussi que l'esprit de l'homme est fait de telle sorte qu'il recouvre autant qu'il dévoile. Peut-être ai-je vécu toute ma vie à côté de ma vie même. Peut-être suis-je autre que je ne suis. Mais qu'importe?»



LEMÉAC
éditeur

Claude Jasmin
**POUR NE
RIEN VOUS
CACHER**
27,95 \$
«...j'aime ces pages pour ce qu'elles sont, un chant d'amour, et pour ce qu'elles révèlent, un désir de retrouver la simplicité et l'innocence des premières années.»
Réginald Martel, *La Presse*



LEMÉAC
éditeur

Le To be or not to be du Ritz Carlton



Josée
BLANCHETTE

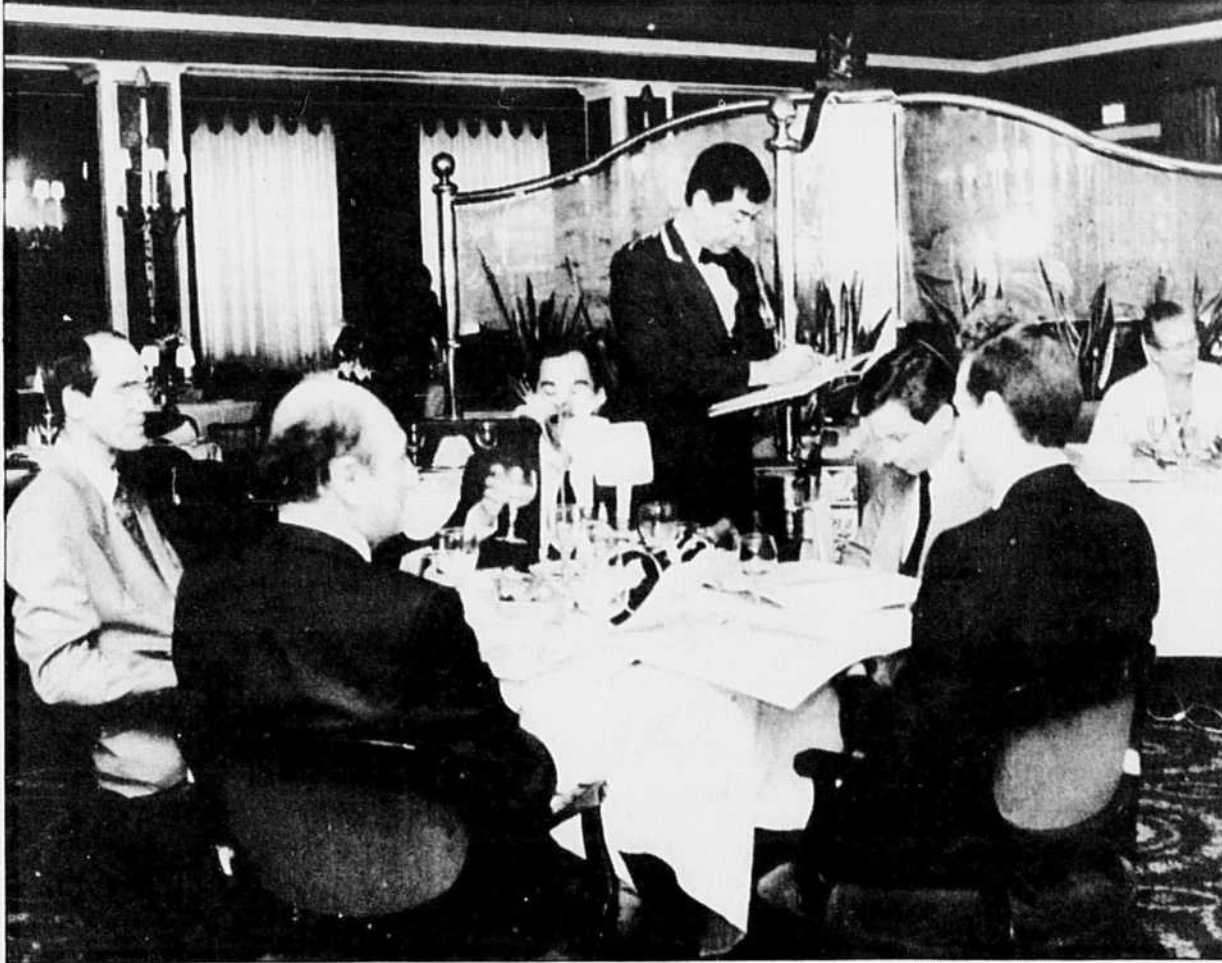
LA QUESTION n'est pas de savoir si on mange bien au Ritz mais plutôt pourquoi cet hôtel prestigieux de Montréal a mis tant de temps à se dénicher un chef de talent ? Il y a deux mois, Michel Lanot, anciennement de l'hôtel Quatre Saisons, a accepté de relever un défi de taille : celui de prendre en main cette brigade à la dérive et de la remettre à flot. Sauf tout le respect que j'ai pour Lanot, le pauvre est loin d'être sorti de l'auberge !

Le chef Lanot est un des rares chefs français à avoir fait avancer les choses dans la profession hôtelière à Montréal ces dernières années. Loin de se limiter au nombrilisme de la cuisine française, il s'est intéressé tout autant à la cuisine asiatique qu'à la cuisine californienne. Il se retrouve aujourd'hui le couteau coincé entre l'écorce et l'arbre, entre une clientèle rigide et une brigade sans tonus.

Sur le menu, nulle trace encore de son récent « déménagement ». Lanot ne signe encore rien. Les habitués n'ont sûrement pas remarqué le troc des toques. Dernier bastion des conservateurs (au propre comme au figuré), le Café de Paris offre la même nourriture infecte sous cloche d'argent.

Le chef Lanot en sera quitte pour donner des cours de cuisine à sa nouvelle brigade tout en instruisant ses serveurs des dernières nouveautés sur le plan gastronomique. Depuis au moins 15 ans, les légumes sautés en sauté sont passés de mode (ça évite les relents de beurre cramé), de même que le saumon fumé découpé devant le client sans parler des cerises jubilaires flambées à grand renfort d'alcool. C'est ce que j'appelle avoir du pain sur la planche et le pauvre chef Lanot ferait mieux de se boucher les oreilles avec du persil durant les prochaines semaines. Ça va crier !

Pour l'instant, rien n'a changé au Ritz sinon, cet été, la fermeture temporaire (pour cause de rénovations) des Jardins du Ritz attenants au Café de Paris. Rien n'a bronché de ce décor trop cossu pour qu'on s'y sente chez soi et pas assez stylé pour faire vraiment rétro. Hybride, ampoulé, il n'a d'égale que la musique d'anti-chambre qui nous parvient du piano-bar. Le service lourdaud n'a ni la finesse voulue ni



Le Café de Paris, au Ritz Carlton.

l'élégance qui ont fait la réputation de cette maison à travers le monde. Bref, tout cloche même les cloches ternies.

Au menu dégustation, la salade de langoustines au Westphalie (invisible, le jambon de Westphalie) est un mélange de laitues garnies de langoustines froides et nappées d'une vinaigrette émulsionnée à la moutarde de Meaux. Cette entrée légère manque tout simplement de délicatesse et de « gusto ». Autre entrée, la lasagne de saumon et vivanseau à tous les défauts. Cette superposition de courgette presque crue, de saumon trop cuit et d'une fraîcheur douteuse, d'aubergine mal dessalée et de vivanseau sur une sauce trop grasse n'a d'autre atout que celui du tafe-à-l'oeil.

Troisième entrée disponible, la coquille de pétoncles aux aromates est en fait une réunion de pétoncles cuits à point sur une sauce à saveur de crustacés, légèrement safranée. Une petite aumônière de légumes s'ajoute au plat platement présenté. Monsieur Lanot, passé maître dans la façon d'aguicher les sens en mariant couleurs, textures et

formes, aura fort à faire pour moderniser le triumvirat viande-féculent-légumes dans les assiettes cerclées bleues du Café de Paris.

Le faisan rôti sur paillasse n'est rien d'autre qu'une pièce de faisan sans peau et désossée, servie sur un lit de gros sel. Ce plat régime (marqué d'un astérisque au menu) a des relents de Scarsdale se donnant des airs de « spa ». Des légumes sautés au beurre et un gratin dauphinois pas du tout diététique contredisent les saines intentions de cette assiette.

Quant au filet de bœuf aux pétales de navet (ni vu ni connu les pétales) sur un fond de cuisson très salé et trop réduit, il plaît sûrement aux Américains de passage au Ritz, de même qu'aux Japonais friands de bonne viande rouge canadienne.

La corbeille de pain aurait elle aussi besoin d'un rajeunissement et d'une bonne baguette croustillante. Un demi Pouilly Fumé (30 \$) et un demi Château Guibaud de St-Émilion (26 \$) arrosaient ce repas tiré d'une carte très axée sur le champagne et très peu sur les demi-bouteilles.

Parlons plutôt des desserts présentés sur un chariot chargé. La bombe à la vanille et au chocolat blanc servie avec un coulis de framboises fond sur la langue laissant derrière elle autant de saveur que de volupté. Le gâteau aux noisettes et chocolat est des plus moelleux. Intense, il est garni de chocolat de bonne qualité mais la crème pralinée légèrement salée (le pâtissier est-il en amour ?) et les noix de la pâte rances à point tuent le plaisir. Les mignardises d'usage sont servies avec le café mais beaucoup trop tard hélas pour racheter quoi que ce soit !

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 115 \$ avant le vin, la taxe et le service.

POUR : La venue du chef Michel Lanot au Ritz dans une ultime tentative de sauver les meubles.

CONTRE : Le départ de Michel Lanot du Quatre Saisons où il avait su s'imposer et oeuvrer en marge de la cuisine banale qui caractérise 95 % des hôtels de ce monde. Pourrait-il faire de même au Ritz ? That is the question !

LE CAFÉ DE PARIS
Hôtel Ritz-Carlton
1228 rue Sherbrooke ouest
Tél. : 842-4212

Hauts et bas en Bourgogne ou le goûteur déçu



Noël
MASSEAU
Pierre
SEGUIN

UNE DÉGUSTATION de vins n'est jamais une partie de plaisir. Il faut bien se concentrer sur chaque vin pour tenter de cerner ses différents aspects, ses caractéristiques. La discipline devient encore plus exigeante lorsqu'il faut juger et décrire un vin dans le but d'émettre une critique. Mais cela devient carrément pénible lorsqu'il s'agit de goûter des vins médiocres. « Mais pourquoi goûter de mauvais vins ? me direz-vous : la réponse est simple, nous ne savons pas d'avance s'il s'agit de vins médiocres ou excellents. Nous allons ainsi de bonnes en mauvaises surprises. Si les agréables trouvailles sont en général plus nombreuses que les déceptions, nous n'en avons pas moins vécu récemment une pénible soirée.

Pourtant les circonstances étaient propices à faire de bonnes trouvailles : la Bourgogne, région viticole célèbre pour ses deux millésimes 1987 et 1988 (ce dernier étant un des meilleurs depuis 30 ans). Mais les vins goûtés ce soir-là n'avaient rien pour nous enthousiasmer à l'exception d'un Beaune premier cru et d'un Givry.

Givry.
Louis Latour, 17,55 \$

Robe pâle qui tire sur le brun. Ce vin semble déjà vieux. Le nez et la bouche ont peu de chose à offrir. L'ensemble est petit, maigre, dilué et ennuyeux. Les rouges de la maison Latour ne nous ont jamais emballés. 11/20

Santeney 1er cru
Clos Rousseau 1987
Domaine Chevrot, 19,65 \$

Couleur grenat peu soutenue. Peu de netteté au nez : quelques notes fruitées faibles et discrètes avec un côté végétal douteux. Bouche acide, peu structurée. Pas terrible. 13/20

Saint-Aubin
En créots 1987
Domaine Langoureux
21,25 \$

Robe rubis grenat. Nez végétal avec des nuances fruitées qui évoquent les fraises cuites. C'est

en bouche que ça se gâte : maigre, peu de fruit et petits tannins astringents en finale. Déjà vieux. Ce n'est certainement pas un vin pour valoriser une appellation méconnue. 12/20.

Beaune 1er cru
Clos des marconets 1987

Domaine Chanson 26,40 \$
Enfin une belle robe jeune et fraîche, rouge rubis, soutenue. Le nez est très ouvert, bien fruité (cassis et fraise) plus une nuance boisée évidente. Le plaisir se poursuit en bouche avec des saveurs fruitées, de la souplesse et beaucoup de franchise. Un bon Beaune qui se boit déjà bien mais qui se conservera trois ou quatre années en cave. Bon rapport qualité/prix. 16/20

Morey Saint-Denis 1er cru
Les Charrières 1987
Domaine Sigaut 36 \$

Un vin pitoyable pour une appellation célèbre. Robe pâlotte qui tire sur le brun. Le peu de fruit que l'on retrouve au nez semble confituré et s'accompagne d'une note rance peu plaisante. Bouche maigre, très alcoolisée (sûrement chaptalisée à outrance). À éviter absolument. 12/20.

Rully Varot 1988
Delorme 15,15 \$

Robe bien rouge et colorée. Nez à dominante végétale avec des odeurs de petits fruits rouges. Mince et acide en bouche. Plutôt décevant sur ce domaine qui nous a déjà donné de bonnes bouteilles. 12/20

Givry,
Clos du Cellier aux Moines 1988
Delorme 14,75 \$

Robe bien colorée et jeune. Le nez est bien fruité avec des notes qui rappellent la cerise. Bonnes saveurs fruitées, bien structurée et un tantinet rustique mais beaucoup de présence et de caractère. Un bon achat. 14,5/20

Maranges 1er cru
La Fuissière 1988
B. Bachelet 20,25 \$

Couleur rubis bien franche. Le vin est compact et rustique. Peu de nez sauf pour une note de cerise. Bouche très tannique, austère qui manque de charme. Les tannins sont tellement gros et le fruit si discret qu'il est difficile de prévoir une bonne évolution en bouteille. 13/20.

Un poète bricoleur présente ses pièces de mobilier ludiques

Expositions de mobilier et accessoires de bureau.

Ron Arad, Dieter Rams et Design au bureau. Au Musée des arts décoratifs de Montréal (Château Dufresne) jusqu'au 2 septembre. Du mercredi au dimanche de 11 h à 17 h.

Lyne Crevier

EN FRANCE, on doit la décoration branchée au « prince du design », Philippe Starck. L'Angleterre, elle, a son « poète de la technologie », Ron Arad. Une sommité dans le mobilier d'aspect brut, massif, sauvage.

L'exposition des œuvres récentes de Ron Arad fut organisée par la galerie new-yorkaise *Art et Industrie* avant d'aboutir au Musée des arts décoratifs de Montréal.

Ses étonnantes fauteuils se composent d'acier inoxydable poli, boudonné, replié, chantourné, de métal soudé et martelé ou de rotin. Ce bon vieux matériau (relique coloniale) referait surface, version anglo-indienne !

Ron Arad est né en Israël en 1951. Il s'établit à Londres en 1974 où il étudie l'architecture. À 30 ans, il fonde le centre de design alternatif *One-Off*. L'un des plus réputés en Grande-Bretagne. En 1986, le Musée d'art mo-

derne de Tokyo expose ses œuvres et, l'année suivante, le Centre Pompidou de Paris.

Tout bien considéré, les fauteuils de Ron Arad font bande dessinée. Exemple : *Why Bark* se veut une chaise tubulaire toute simple à siège de vinyle, évoquant celle de la cuisine des années 1950 ; elle est cependant aux trois-quarts prisonnière d'une grande coque de métal noir.

À proximité, une table en acier inoxydable, au dessus gravé, prend la forme d'une flaque d'eau ou d'un amas globulaire qui aurait été démesurément agrandi.

On est aussi perplexe devant un fauteuil en métal noir. Est-ce un morceau géant de casse-tête ? Un autre, là-bas, représente-t-il une fleur de lys ? Étranges pièces de mobilier, symboliques ou ludiques ? Ou les deux à la fois ?

Regardons d'un peu plus près ce poète bricoleur. Arad appartient à cette sorte de designers allergiques à l'approche fonctionnaliste du *Bauhaus*. Il ressent plutôt des affinités avec Marcel Duchamp et Jean Tinguely, inventeurs d'objets à demi scientifiques les « ready-made ».

Brouillons un peu les cartes : Ron Arad se rattache au mouvement des *Nouveaux barbares*, animé par les designers français : Elisabeth Garouste et Mattia Bonetti. Le duo cherche dans la préhistoire matière

à inspiration et crée un mobilier primitif. « La paille, comme le bronze, la terre cuite et l'acier, tous ces matériaux sont d'aujourd'hui », disent-ils.

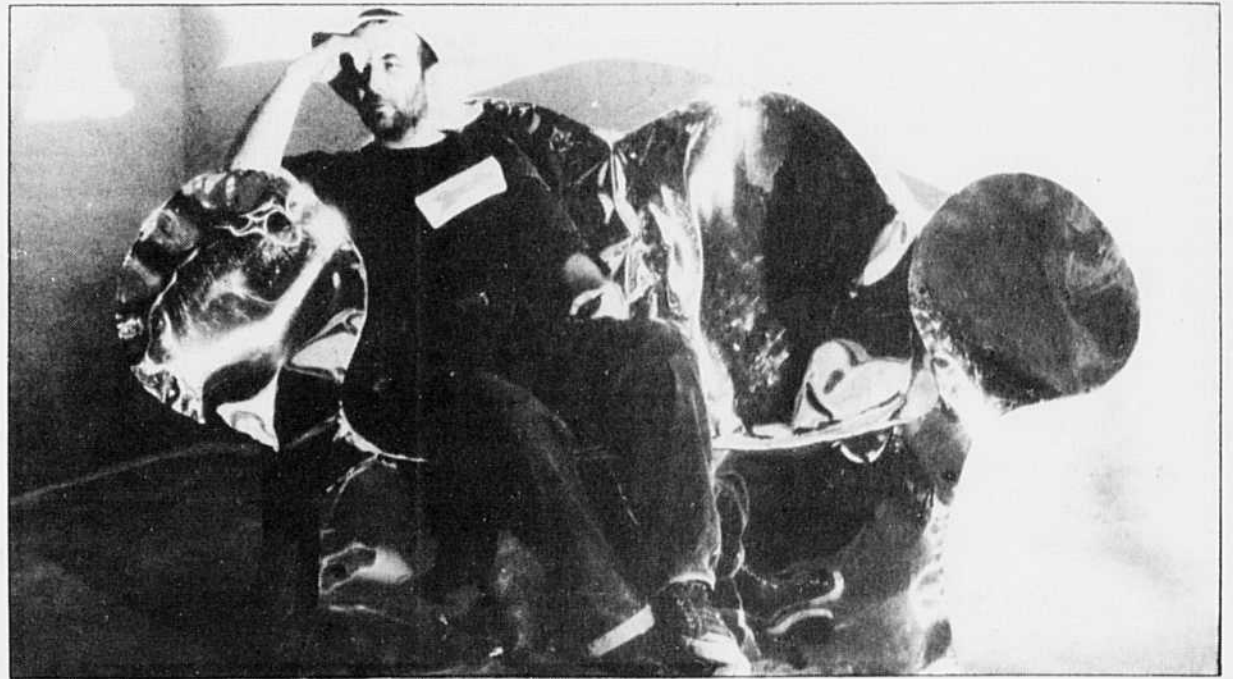
Arad, lui, s'en tient presque exclusivement aux matériaux industriels qu'il travaille en jouant de leur souplesse et de leur texture contrastée. Cet « artisanat industriel » suppose néanmoins une parfaite maîtrise de la technologie avant toute possibilité d'improvisation.

À l'étage supérieur du Musée des arts décoratifs, on peut repasser l'histoire récente du mobilier et de l'accessoire de bureau. Plus d'une centaine d'objets, dessinés par des designers japonais, italiens, danois, australiens, depuis 1978, vont de l'ordinateur, au télécopieur, du stylo, au presse-papiers jusqu'aux trombones. Ils furent sélectionnés par des experts en design sous l'égide de l'*A-rango Design Foundation* de Miami.

Au-delà de 100 millions de personnes dans le monde travaillent dans des bureaux. D'où l'importance de la qualité, de l'esthétisme, de l'originalité, et de l'utilité des objets qu'elles manipulent à cœur de jour. Ainsi les manufacturiers invitent les designers à se joindre à eux pour arriver à répondre à ces critères.

L'exposition *Design au bureau* propose aussi une rétrospective de Dieter Rams, designer en chef de la société Braun de Francfort. Depuis 25 ans, il élabore, avec *maestria*, des rasoirs, des malaxeurs, des sèche-cheveux, des ventilateurs, des radios...

Ses œuvres aux couleurs austères n'en sont pas moins élégantes, pures et racées jusque dans les détails.



Ron Arad, un designer allergique à l'approche bureaucratique.

Voyez par exemple son téléviseur conçu en 1964 : un vrai bijou aux lignes profilées, de beaucoup en avance sur notre époque.

Selon Dieter Rams, «... un bon designer doit toujours être avant-gardiste... Il doit remettre en question ce qu'on croit évident. Il doit sentir les changements dans les attitudes des gens, adaptés à la réalité de leur milieu, dans leur façon de vivre, leurs rêves, leurs ambitions, leurs inquiétudes, leurs besoins. Il doit également être capable d'évaluer de manière réaliste les avantages et les limites de la technologie ».



Une sélection
F. Fréchette

France, région vinicole : Bourgogne
Encepages : Gamay. Rouge vif léger. Fin et discret. Plein, harmonieux, fruité et légèrement tannique. Le Mâcon Supérieur La Guillaumière accompagne très bien charcuteries, foies de veau, viandes blanches rôties ainsi que les fromages moyennement relevés.
Conservation : 2 ans. No de code : +015958 **PRIX 9,65 \$**



Service
de PUBLICITÉ
842-9645
LE DEVOIR

RESTAURANTS



RESTAURANT AUBERGE

La fine cuisine de Louise Duhamel

maintenant à Ste-Adèle

Rés. : (514) 229-2080

Aux délices de
Szechuan

Gastronomie pékinoise et
szechuanaise

1735 St-Denis

844-5542

(Membre de l'A.R.Q.)

Le savoir-faire au service du savoir-vivre



MAISON DE

MARCO POLO

METS

SZECHUANAIS

5980

Jean-Talon est

Réservation:

254-5855

Quelque chose de

différent!



2 POUR 1
sur la TABLE D'HÔTE

LUNDI-VENDREDI

de 17h00 - 19h00

EXCELLENTE CUISINE FRANÇAISE

AMBIANCE QUÉBÉCOISE

311, rue St-Paul est (Au cœur du Vieux Montréal)

Tél. : 866-6254

TELEVISION

SAMEDI

CBFT

12.00 La semaine parlementaire à Ottawa
13.00 Le homard
13.00 Ciné-Famille
14.00 « Les traquenards »
14.30 Autosport Molson
15.00 L'univers des sports
17.00 Expédition
17.30 La mer à voir
18.00 Le téléjournal

CBMT

12.00 Star Trek
13.00 Canadian Gardener
13.30 Fish'n Canada
14.00 Driver's Seat
14.30 Checkered Flag
15.00 CBC Sports Weekend
18.00 CBC News Saturday Report

CFTM

12.00 Ciné week-end
14.00 « Copacabana » amér. 85 avec Barry Manilow, Annette O'Toole et Joseph Bologna

CFTM

14.00 Ciné week-end
16.00 « La force de vaincre » amér. 84 avec Alexandra Paul, Sandahl Bergman et David Naughton

CFTM

16.00 L'Aventure
16.30 Double défi
17.00 Vidéo Star
17.30 Batman
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Maple Leaf Wrestling
13.00 Canada in View
13.30 LPGA Preview
14.00 Wide World of Sports
16.00 CTV Sports Special

TV 5

13.00 Carle Verte: Jean-Louis le dauphin
13.30 Hôtel
14.00 Inédits
15.05 Mon œil
16.00 Téléjournal
16.30 Les animaux du monde
17.00 Continents francophones
17.30 Papier glacé
18.00 Paroles ontariennes

TV 5

13.00 Carle Verte: Jean-Louis le dauphin
13.30 Hôtel
14.00 Inédits
15.05 Mon œil
16.00 Téléjournal
16.30 Les animaux du monde
17.00 Continents francophones
17.30 Papier glacé
18.00 Paroles ontariennes

TV 5

13.00 Carle Verte: Jean-Louis le dauphin
13.30 Hôtel
14.00 Inédits
15.05 Mon œil
16.00 Téléjournal
16.30 Les animaux du monde
17.00 Continents francophones
17.30 Papier glacé
18.00 Paroles ontariennes

TV 5

13.00 Carle Verte: Jean-Louis le dauphin
13.30 Hôtel
14.00 Inédits
15.05 Mon œil
16.00 Téléjournal
16.30 Les animaux du monde
17.00 Continents francophones
17.30 Papier glacé
18.00 Paroles ontariennes

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu en culottes courtes
12.30 Le petit journal
13.00 Baseball 90
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Le mirage de la vie » amér. 59 avec Lana Turner, Juanita Moore et John Gavin
16.00 Le défi Guinness
16.30 Action Réaction
17.00 Coup de soleil
17.30 Le grand journal
18.00 La roue chanceuse

DIMANCHE

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBFT

12.15 La semaine verte
13.15 Des jardins d'aujourd'hui
13.45 Propos et confidences
14.15 Cinéma
16.00 « Terry Fox, le coureur de l'espoir » can. 83
17.00 D'hier à demain
18.00 Second regard
18.00 Le téléjournal

CBMT

11.00 News Special
12.30 Meeting Place
13.30 Hymn Sing
14.00 Painting Canada
15.00 The Defender
16.00 Space Pioneers, a Canadian Story
17.00 The Facts of Life
18.00 The Magical World of Disney

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

CFTM

12.00 Bon dimanche
14.00 Pour l'amour du risque
15.00 Les jeux naufragés
16.00 L'esprit d'aventure
17.00 Double défi
18.00 Vidéo Star
18.00 Ici Montréal

1990 Du Maurier Ltd Clas

18.00 Pulse

TV 5

13.00 Les héros du samedi
14.00 Faut pas rêver
15.00 Apotrophes
16.30 Animalia
17.00 Tracte millions d'amis
17.30 L'école des fans

RADIO-QUÉBEC

13.30 Pause musicale
14.00 La civilisation grecque
15.00 De famille en famille
16.00 Origines de l'Occident
17.00 Droit de parole
18.00 Passe-Partout

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

(câble 5)

12.00 Les Pierrafeu
13.00 Le petit journal
13.30 Cinéma Quatre Saisons
14.00 « Un vrai petit ange » amér. 82 avec Gary Coleman, Robert Guillaume et June Allyson
15.00 Chasse et pêche

QUATRE SAISONS

Les expositions new-yorkaises sont plus percutantes que jamais

Claire Gravel

NEW YORK — À NEW YORK, rares sont les galeries qui ferment l'été et les surprises abondent, comme ces grandiloquentes sculptures de Julian Schnabel à la Pace Gallery, qui accumulent ruines antiques et statuaire nègre dans un colossal bricolage qui n'est pas sans lien avec sa peinture.

Après une année riche en polémiques, plusieurs galéristes relancent les débats : Wessell O'Connor avec Dread Scott qui avait enflammé l'opinion publique avec son usage irrévérencieux du drapeau américain s'attaque maintenant au racisme et au sexisme. *A Survey of Lesbian and Gay Artists* à la Penine Hart Gallery se présentait comme un hommage aux homosexuels comme Mapplethorpe et Haring.

La plus percutante des expositions reste *The Decade Show* réalisée au Museum of Contemporary Hispanic Art, au New Museum of Contemporary Art et au Studio Museum in Harlem : 94 artistes de pratiques diverses montrent des oeuvres portant sur le sida, la torture, le sexisme, l'environnement, etc., jusqu'au 19 août.

De Jenny Holzer (qui vient de remporter le grand prix de la Biennale de Venise) à Krzysztof Wodiczko en passant par plusieurs artistes latino-américains, les oeuvres sont souvent renversantes, bien que l'accrochage touffu ne leur rende pas justice.

Jusqu'au 23 septembre, David Nolan expose des eaux-fortes et gravures sur bois de 1964 à 1987 de Georg Baselitz, un véritable morceau d'histoire de ce père du néo-expressionnisme allemand. Max Proctech offre jusqu'au 27 juillet une rétrospective (1968-1990) du land artist Alan Sonst dont les fameux tableaux de terre. Chez Maximo Audiello, Felix Gonzalez-Torres, qui fera partie en septembre de l'exposition *Visions* du Centre international d'art contemporain de Montréal (CIAC) a empilé 10 000 « Fortune Cookies » dans une oeuvre spiri-

tuelle, invitant les spectateurs à en prendre un. Le mien portait ce message : « You sure like to have fun ! »

Chez Curt Markus, un jeune artiste japonais, Hirokazu Fukawa, présente de magnifiques sculptures : de simples volumes sphériques de sel pur.

Le Montréalais Michel Goulet expose jusqu'au 20 juillet chez Jack Shainman les 48 pièces d'une oeuvre toute récente, *State of Directions*. Occupant tout le sol de la galerie, des boîtes d'acier sombre de différentes dimensions alternent avec des t-shirts noirs rivetés à des planches à roulettes. Les boîtes contiennent divers objets : téléphones, broches, camions, vaisselle, clous, outils, nous parlant du métier de sculpteur, des matériaux, des ready-made, de la communication. Chaque objet est placé dans une direction contraire à l'autre, éveillant le sol à une redéfinition « all-over » du sculptural puisqu'il n'y a pas de parcours privilégié comme dans l'installation, mais une structuration de l'espace en grille où chaque noyau s'équivaut.

À travers le neuf, le lisse, le parfaitement usiné et l'uniformité se trouve une bonne part d'humanité. D'une part les dimensions des contenants se rapportent au transportable par l'homme ; d'autre part, chaque objet, similaire à l'autre, s'en distingue par des différences marquées (dimensions, directions, diversifications des contenus). Ainsi les cylindres métalliques posés sur les t-shirts portent tous une courbure variée qui suscite une forte animation au sol. *State of Directions* propose une nouvelle vision de la sculpture où les éléments, permutablement en théorie, composent un immense jeu.

Peut-on être féministe et peindre la pornographie ? Les 32 aquarelles de *Patterns of Desire* de Joyce Kozloff ont suscité tout un émoi ce mois-ci (Florence-Monk Gallery) : la pornographie n'est-elle pas un crime contre l'humanité des femmes ? L'oeuvre met en place, à la façon des « pattern-paintings » du début des années 80, plusieurs appropriations d'images pornographiques glanées à

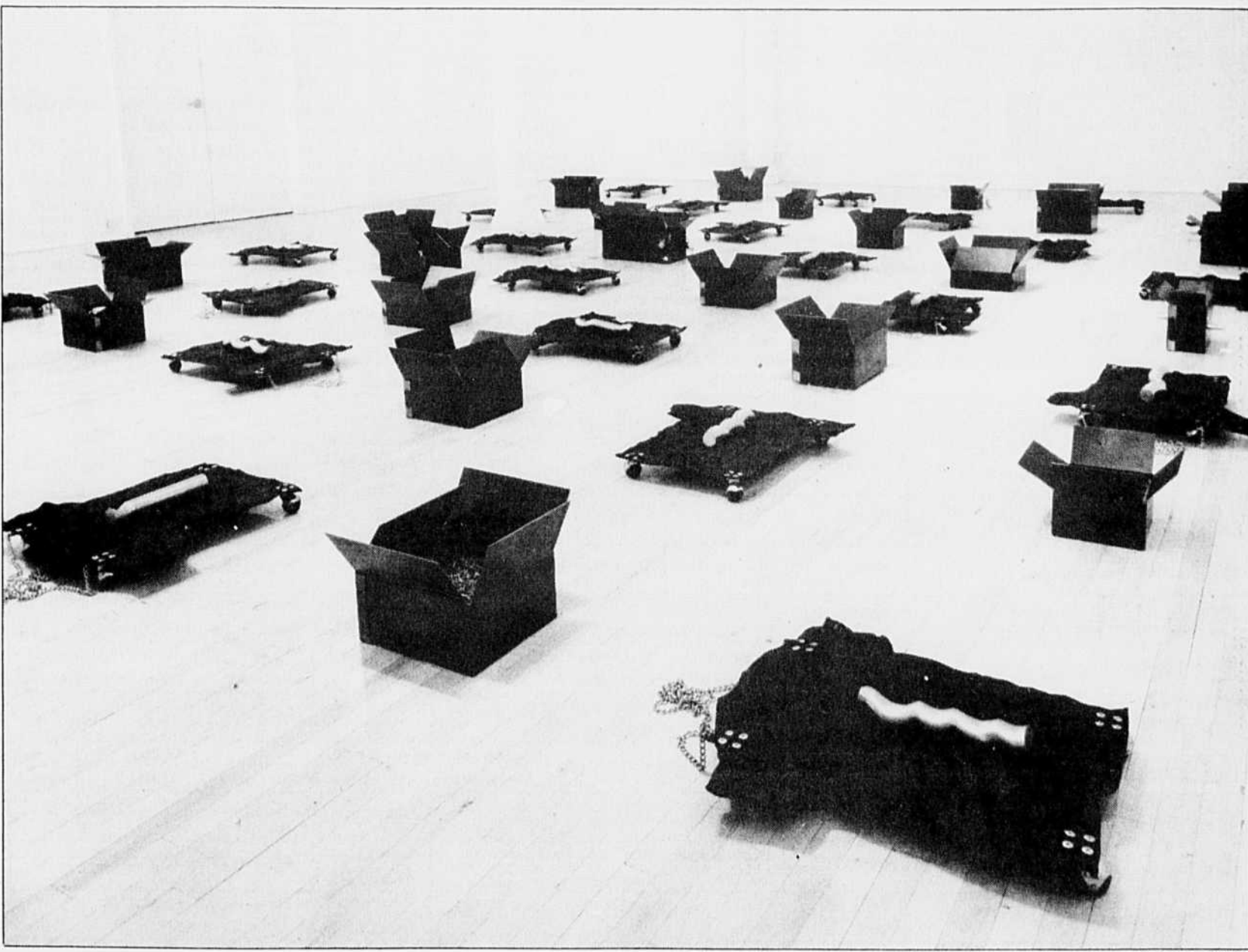


PHOTO ARCHIVES

Michel Goulet présente *State Directions, Installation View*, à la galerie Jack Shainman.

travers des siècles de cultures différentes et l'artiste s'amuse ferme à les juxtaposer.

Le plaisir, celui du voyeur, est ainsi redonné à la femme, l'artiste comme la spectatrice. Car la violence de l'image se trouve singulièrement

aplatie : décentrée, elle vient remplir une case dans le design décoratif de l'oeuvre. La pornographie se voit réduite à l'état d'ornement, de là le sous-titre *Pornament*. La richesse des sources de Joyce Kozloff est considérable et réjouissante. On

s'interroge sur les déplacements iconographiques qui s'apparentent au bric-à-brac post-moderne, avec son éclectisme stylistique, sauf qu'ici, au-delà de la jouissance procurée par le foisonnement des fantasmes, il y a un message latent.

C'est celui de l'appropriation du discours pornographique par une féministe, qui le réduit au statut d'art « mineur » : le décoratif, une manière symbolique de faire mordre la poussière à certains panaches et de remettre l'obscène à sa place.

La vie culturelle à New York, en oubliant la grande métropole

Maurice Tourigny

NEW YORK — QUAND des New-Yorkais me demandent où je suis né et que je leur réponds « Québec », ils me renvoient invariablement la question « Mais où au Québec ? ». Alors je leur explique... Si, à la fin de mon laïus, je décèle une interrogation dans le regard de mon interlocuteur, j'ai alors recours à l'analogie « Québec, Québec », « New York, New York ». Et habituellement, tout s'éclaire !

Pour bien des Québécois, l'État de New York est un territoire obscur coincé entre les chutes Niagara et l'Empire State Building. Et malgré la proximité de New York, on en ignore souvent « les charmes et les attraits ».

Du point de vue géographique, l'État contient une grande variété de paysages. Des montagnes Adirondacks et Catskills aux somptueuses plages de Long Island, des vignobles et terres agricoles aux Finger Lakes longs et étroits. Quant à ceux qui croient qu'une vie culturelle intense demeure l'apanage de la métropole, oh ! ce qu'ils se trompent !

Un des festivals d'été les plus im-

portants de l'État est sans doute celui de Saratoga Springs qui mêle musiques populaire et classique. Chaque été depuis 1965, la petite station thermale, autrefois fréquentée par la vieille bourgeoisie new-yorkaise pour les bienfaits de ses eaux, héberge dans son théâtre en plein air les têtes d'affiches internationales.

Le programme amorcé au début de juin se poursuit jusqu'à la fête du travail. Les deux principaux invités : le New York City Ballet et l'Orchestre de Philadelphie.

La troupe de ballet offre ses plus grands succès et tout spécialement les célèbres chorégraphies de George Balanchine sur des musiques de Brahms, Tchaïkovski, Mozart, Haendel, Strauss, Poulenc, Stravinsky, etc. On annonce aussi la création d'un ballet du directeur de la troupe, Peter Martins.

L'Orchestre de Philadelphie propose en août un programme varié sous la baguette de Charles Dutoit. Parmi les solistes invités, on retrouve les violonistes Perlman, Midori et Zukerman, les pianistes Bronfman et Dichter, Yo-Yo Ma et James Morris dans des concerts combinant Verdi et Holst, Respighi et Sibelius, Beethoven et Rachmaninoff.

Mais le Centre d'art de Saratoga se soucie des amateurs de musique rock. Le 7 juillet, David Bowie installe ses guitares et ses lasers sur la scène de Saratoga. Puis aux cours des semaines se suivront Fleetwood Mac, Joan Armatrading, Eric Clapton, Chicago et bien d'autres. Le 29 août, Sinéad O'Connor s'arrête à Saratoga. Spectacles pour enfants, jazz, blues et reggae complètent le calendrier de ville d'eaux.

À l'extrême ouest au sud de Buffalo, le festival de Chautauqua propose aussi une salade d'arts classiques et populaire. En juillet, apparaissent les noms de Tony Bennett et, ô surprise, Frankie Avalon et Annette Funicello, qui alterneront avec des soirées de « soul music » et *La Bohème* de Puccini. Une opérette : *The Pirates of Penzance* de Gilbert et Sullivan. En août, Willie Nelson et les Everly Brothers croiseront *Faust* de Gounod et *Le barbiere de Séville* de Rossini. Des conférenciers, des tables rondes et divers programmes thématiques changeront chaque semaine pour toucher aux grandes questions de l'heure : protection de l'environnement, arts et politiques, etc.

En plein centre de New York, entre Syracuse et Albany, le Glimmerglass Opera présente une saison d'été vantée par la critique de la métropole. Trois oeuvres se partagent l'affiche à Cooperstown sur la rive



Le Depot Theater de Westport, à trente minutes de route au sud de Plattsburgh.

du Lac Otsego ; cette année on a invité une Québécoise à chanter sa première Mimi dans *La Bohème*, la jeune Montréalaise Dominique Labelle sera en scène du 7 au 21 juillet. Les autres opéras choisis sont *Intermezzo* de Strauss et *Albert Herring* de Britten.

Les théâtres d'été attirent les friands de comédies musicales. Lors de la saison des scènes métropoli-

taines ralentit, les acteurs de Broadway et de la télévision se déplacent vers la campagne et participent aux productions des « Summer stocks ». Impossible d'en dresser une liste exhaustive, mais retenons quelques lieux déjà connus des amateurs. À Chatham dans la vallée de l'Hudson, *Me And My Girl*, *Kiss Me Kate*, *My Fair Lady* et *Good News* se succèdent jusqu'à la fête du travail. À Potsdam dans la région des Mille-Îles, la douzième saison du Music Theater North propose *Once Upon a Mattress*, *Annie* et *The King and I*, jusqu'au 18 août. À Garrison-on-Hudson, un petit festival Shakespeare du 12 au 29 juillet. Dans les Catskills à Forestburgh, théâtre et opérette : *Steel Magnolias*, *Hello Dolly*, *Lil' Abner* et *The Student Prince*.

Le 5e Festival de Théâtre international de Stony Brook à une cinquantaine de milles de Manhattan commençait à la mi-juin mais deux spectacles intéressants restent à ve-

nir. Ce festival se taille présentement une place de choix aux États-Unis. *La Trilogie des dragons*, de Robert Lepage marquait le festival il y a trois ans et on peut croire que le grand succès de cette saison sera le *Roméo et Juliette* contemporain du Hull Truck Theatre Company de Londres. Le *Roméo*... le chanteur des Fine Young Cannibals, Roland Gift.

Au même festival, Bolek Polivka et sa troupe tchèque présente *Seance*, une oeuvre acclamée dans la nouvelle Tchécoslovaquie, goût de sauter dans leur automobile.

Pour obtenir plus d'information, il faut téléphoner au 518-474-4116.

Et ceux que la métropole attire malgré les canicules, qu'ils mettent à leur horaire les concerts de Louis Lortie qui ferme le Mostly Mozart de Lincoln Center les 24 et 25 août et les représentations de *Carmen* au New York City Opera avec Michèle Boucher en Micaela.

CONCOURS NATIONAL

POUR FINISSANTS EN PEINTURE — 1990

PRIX CLAUDE LAFITTE

EXPOSITION DES FINALISTES

du 26 juin au 14 juillet 1990

Christiane Cheyney	Université du Québec à Montréal, Montréal, Qué.
David Dalziel	University of Victoria, Victoria, B.C.
Derek Doucette	Nova Scotia College of Art and Design,
Maureen Doyle	Lakehead University Thunder Bay, Ont.
Sara Hartland-Rowe	Nova Scotia College of Art and Design,
Michael A.G. Jacobson	University of Manitoba, Winnipeg, Man.
Darren Millington	Université du Québec, Montréal, Qué.
Allison Petit	Mount Allison University, Sackville, N.B.
Nicholas Pitre	Université du Québec, Chicoutimi, Qué.
Julia Saabel	Concordia University, Montréal, Qué.
Yves Sheriff	Concordia University, Montréal, Qué.
Linda A.E. Wiebe	McMaster University, Hamilton, Ont.

1er PRIX: Chistiane Cheyney

2e PRIX: David Dalziel

3e PRIX: Darren Millington

Mention honorable: Michael Jacobson

Le Prix Claude Lafitte est un concours sans but lucratif. Aucune commission ne sera retenue s'il y a vente.

Galerie Claude Lafitte

1480, rue Sherbrooke ouest, Montréal H3G 1L3 — Tél.: (514) 939-9898

GALERIE D'ART STEWART HALL

«Nouveaux thèmes et variations 1980-1989»

peintures

Louis Muhlstock

du 4 juillet au 17 août, 1990

Vous êtes cordialement invités au vernissage le 4 juillet à 19h30

Centre Culturel de Pointe-Claire 176 Bord du Lac, Pointe-Claire 630-1220

Admission libre Horaire de la galerie: lun. au ven. de 14h à 17h

Accès par ascenseur lun. et mer. soir. de 19h à 21h à sam. et dim. de 13h à 17h

atelier

UN CHOIX
INCOMPARABLE
DE GRAVURES,
REPRODUCTIONS
ET AFFICHES

Un service d'encadrement
professionnel...

5190 ST-LAURENT
OUVERT LE DIMANCHE
276-2872

5597 CÔTE-
DES-NEIGES
341-7511

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Commencez la saison 1990
par une journée mémorable au

MUSÉE DE LA
CIVILISATION
le 7 juillet

Hâtez-vous! Il reste des places!

Au programme: un musée à
l'image de soi et un fin repas
À la claire fontaine de Pléssisville

réservations: 276-0207

prochain circuit 14 juillet:

L'art et la mort
Sculpture funéraire et Requiem de
Verdi (Lanaudière)

CANTIER musée
des beaux-arts
d'Angoulême
mai-juin 1990



École de
sculpture

de Farnham
(514) 293-3778

Stage d'été

SCULPTURE SUR PIERRE

Maître de stage :

Serge Beaumont
sculpteur